N° 229 1er Octobre 1938

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

Vie chrétienne selon les Pères

Nature et péché

Lorsqu'on lit les Pères de l'Église, on est frappé de la place relativement grande que tient dans leurs écrits la courte période qui précède la Chute de l'homme. Un Basile, un Grégoire de Nysse, un Origène, plus près de nous un Grégoire le Grand, sont comme hantés par le souvenir de la splendeur originelle, et ils se plaisent à nous donner, sur le genre de vie d'Adam, une abondance de détails, qui paraîtraient fantaisistes, ou pour le moins superflus, s'ils ne traduisaient l'intérêt, porté par ces premiers docteurs, à l'Institution primitive.

C'est que, cet état bienheureux, dont nous ne voyons plus guère que l'aspect extraordinaire, ils le considéraient volontiers comme l'état « naturel [1] » de l'homme,

1. Voir, par exemple, saint Léon le Grand, sermon I : « Si Fideli-

sa situation normale, vis-à-vis de sa vocation, sans nul doute surnaturelle. L'Écriture leur apprenait qu'Élohim avait créé l'homme « à son Image et ressemblance »; et puis ils voyaient Adam converser familièrement avec Dieu, se promener à l'ombre du Jardin de délices, dominer sur les bêtes de la terre, sans que le texte inspiré laissât planer le moindre doute sur le caractère normal de cette situation privilégiée. Comment la vie paradisiaque leur serait-elle apparue autrement que conforme à la nature de l'homme?...

Trop pris par la réalité, ils eussent pensé faire injure à la simplicité de Dieu que d'imaginer un ordre de choses différent de l'économie primitive. Ils ignoraient la nature pure, l'homme naturel au sens philosophique, non qu'ils refusassent à Dieu le pouvoir d'une telle création, ou la jugeassent indigne de Lui, mais parce qu'*en fait* un tel être n'avait jamais vu le jour. Captivés par ce miroir de la Sagesse et de l'Amour qu'est la création des mondes, ils regardaient surtout en l'homme ce qui fait de lui le roi de la Création tout entière : sa déification, sa participation mystérieuse à la vie divine, ce que nous appelons aujourd'hui l'élévation à la vie surnaturelle.

Ils regardaient et ils admiraient. Ils chantaient, si l'on ose dire, ce couronnement de la Création, ce chef-d'œuvre de la divine Bonté, et ils voyaient justement

ter, dilectissimi, atque sapienter creationis nostrae intelligamus exordium, inveniemus hominem ideo ad imaginem Dei conditum, ut imitator sui esset auctoris. *Et hanc esse naturalem nostri generis dignitatem*, si in nobis, quasi in quodam speculo, divinae benignitatis forma resplendeat. Ad quam quotidie nos utique reparat gratia Salvatoris, dum quod cecidit in Adam primo, erigitur in secundo. » Disons tout de suite que l'expression « état de nature » n'implique, pour les Pères, à aucun degré, un *droit* de la créature, soit moral et fondé sur ses mérites, soit métaphysique et fondé sur la définition de son essence; mais une *situation de fait*.

dans la vie du premier homme l'état idéal de nature, le seul qui eût droit d'existence de par la pensée divine.

*
* *

Rien n'éclaire comme ce caractère donné par les anciens Pères à l'institution primitive, le pessimisme dont ils font preuve quand ils parlent de la Chute et de ses tristes conséquences.

L'état présent de l'humanité nous apparaît dans leurs écrits sous des couleurs plutôt sombres. Ils nous en parlent comme d'un état de nature perdue, viciée, corrompue; c'est à leurs yeux une déchéance, une destitution, un chaos, une ruine; mais leur terminologie s'explique et se justifie du fait qu'ils ont sous les yeux la personne du premier Adam et la réalité concrète de sa situation privilégiée.

Avant la Chute, « l'incorruptibilité, la béatitude, une maîtrise absolue de soi, une vie sans misère, sans maladie, la faculté de contempler sans voile, dans une âme pure et limpide; la science et la paix parfaite ». Après la Chute, « la misère, la déchéance en un état terrestre, la servitude, la mort, la soumission à de multiples tyrans, l'ignorance et le désordre [2] ». Il faut bien le reconnaître, *par rapport à ce qu'il était*, l'homme n'est plus qu'une créature misérable et humiliée; c'est un esclave de Satan, lui hier encore ami de Dieu, et quel ami!

Il est bon de le noter : là s'arrête le pessimisme des Anciens. Ils n'ont jamais pensé entre autres, comme plus tard les hérétiques, que la faute originelle ait pu détruire la nature foncière de l'homme jusqu'à la rendre

2. Cf. S. Greg. Nyss., *De Beatitudinibus*, orat. III, *P. G.*, 44, col. 1225-1228; S. Greg. Naz., orat. XIX, *P. G.*, 35, col. 1060.

méconnaissable, ou que la lèpre du péché ait pu ronger à ce point la substance de l'être humain, qu'il n'en subsistât que des lambeaux... L'éloge que saint Augustin, le « Docteur de la Déchéance », nous a laissé de l'homme tombé est assez probant sur ce point![3]

*
* *

D'ailleurs, pour les comprendre et pour les juger, ces réalistes, il faut aller jusqu'au bout de leur puissante dialectique et aborder avec eux la troisième phase de la divine stratégie, telle que l'Écriture nous la présente.

« Tu mourras de mort, a dit Yahveh au premier homme, et tu souffriras sur le sol, maudit à cause de toi. Tu mangeras ton pain à la sueur de ton visage, jusqu'à ce que tu retournes à la terre, dont tu as été tiré; car tu es poussière et tu retourneras en poussière[4]. » Mais quoi! Cette parole terrible, une promesse la couve! Cette condamnation, un décret divin l'infirme! ou du moins en atténue singulièrement les effets : un nouvel Adam surgira, qui écrasera la tête du geôlier de l'humanité pécheresse; un Rédempteur se lèvera, justicier divin, héros triomphant de la mort par les armes de la mort, premier né d'une multitude de frères, qui rentreront à sa suite dans les splendeurs du Paradis! Qu'est-ce au fond qu'une sentence de mort que relève pareille espérance?

De l'Arbre de mort à la Croix, du paradis terrestre au Calvaire, la distance n'est pas si grande! Et c'est ce que les anciens Pères ont admirablement compris : la Chute n'est point tant pour eux un accident catastrophique que

3. S. Augustini, *De Civitate Dei*, cap. XXII, n° 24, *P. L.*, 41, col. 789.
4. Gen., III, 17-19.

l'occasion donnée à Dieu de parachever son œuvre, en la complétant d'ailleurs par un nouveau prodige d'amour. Dans ce même paradis terrestre, où la nature coupable en Adam a pris conscience de sa « nudité », de sa déchéance, l'Incarnation est décrétée, et cette habitation de Dieu parmi les hommes est infiniment plus que le gage du pardon de l'humanité : c'est l'assomption de l'homme en Dieu, la déification nouvelle de la nature humaine, sa re-création « *ad imaginem et similitudinem Dei* », bref, sa rentrée pour jamais dans la terre de la ressemblance. Qu'est-ce encore qu'une déchéance qui aboutit à rénovation si sublime ?

*
* *

L'économie divine

L'œuvre du Christ, pour les Pères, est donc la restauration définitive et surabondante de l'Institution primitive, — le rétablissement merveilleux de ce qui faisait l'essentiel de la situation privilégiée du premier Adam [5]. Leur théologie, toute scripturaire, tourne autour de deux foyers : grâce primitive, grâce rédemptrice; celle-ci restituant celle-là, et la couronnant par ailleurs; la première préparant et figurant la seconde. Le problème du surnaturel n'existe pas pour eux, du moins tel qu'il se pose à nous, — mais seulement le mystère, le grand

5. Voir le texte de saint Léon cité plus haut (note 1). Saint Grégoire de Nysse dit encore : « Christus... nostrae naturae primam beatitudinem recuperavit » (*In Cant.*, n° 15, *P. G.*, 44, col. 1093 C). — La liturgie de l'Office du Sacré-Cœur remet clairement sous nos yeux cette idée antique : « Amor coegit te tuus, mortale corpus sumere; — Ut novus Adam redderes, quod vetus ille abstulerat » (Hymne de Matines).

mystère de la communication de Dieu à la créature, de la participation de l'humaine nature à l'ineffable et inexprimable réalité de Dieu, mystère de foi, mystère d'amour, qui traverse l'histoire du monde et en domine les diverses phases à la façon de Dieu lui-même.

A ce mystère fondamental, création — chute — rédemption servent en somme de véhicule; l'impression d'immense effort qui se dégage de la tragédie rédemptrice, de ce combat d'où l'amour sort finalement victorieux, rentre dans le mystère lui-même et ne peut que nous faire apprécier davantage la transcendance du don de Dieu. A la réalisation de son plan, Dieu a tout fait servir, tout jusqu'au péché! Le problème du mal, — *mysterium iniquitatis*, — est au fond moins troublant qu'on pense. Acceptant le fait accompli, les Pères se servent de la déchéance comme d'une sorte de levier pour nous élever jusqu'à ces biens éternels, qui dépassent toute compréhension, mais dont notre état de misère nous fait sentir par contraste la sublime réalité. Ils étaient jadis notre part, ces biens de Dieu; ils faisaient même tellement partie de notre nature primitive que toutes les facultés de notre être, tout ce qui constitue l'homme en nous, semblait modelé sur eux[6]. Le péché nous en a frustrés; nous en gardons le souvenir; c'est même ce qui rend si pénibles les difficultés, les souffrances de notre misérable exil. Nul ne déplore, en effet, la perte d'un bien qu'il ignore[7]. Qui n'a jamais vu la lumière souffre moins de sa cécité. Nous sommes des aveugles; hélas! nous avons vu le jour! Les splendeurs de cette aurore que fut le paradis terrestre demeurent gravées au tré-

6. Greg. Nyss., *De Beatitudinibus*, orat. III, *P. G.*, 44, col. 1226 D-1227 A.

7. « Nemo ignoti boni jacturam deploravit » (Greg. Nyss., *ibid.*, col. 1223 C).

fonds de notre pauvre nature. Instinctivement nous en cherchons le reflet autour de nous; mais il n'est rien qui rappelle, dans la caverne de notre vie, les clartés de ce jour initial[8]. C'est là, font remarquer les Pères, la cause profonde de ce malaise intime, de cette tristesse indéfinissable, qui aggrave le poids de notre existence terrestre, bien plus peut-être que les difficultés extérieures ou les souffrances de notre corps.

Mais quoi? « Le Verbe s'est fait chair, Il a habité parmi nous. Et nous avons vu sa gloire; et nous avons tous reçu de sa plénitude; et grâce pour grâce[9] »... En Lui, par Lui, la mémoire des réalités éternelles, qui furent notre part en Adam, retrouve son efficacité : nous nous reprenons à jouir des biens que nous avions perdus; nos yeux s'entrouvrent de nouveau à la Lumière déifique; une immense espérance s'empare de nos âmes...

Israël, rappelé d'Égypte, se vit introduit dans la terre qui avait été donnée à Abraham et à sa postérité : tirés par la grâce du Christ de la servitude du péché, nous sommes conviés à rentrer dans la terre de nos premiers parents, dans ce paradis terrestre, à la disparition duquel les Pères n'ont jamais voulu croire, et dont le souvenir, à leurs yeux, constitue le meilleur des stimulants pour notre vie de rachetés et de prétendants à la gloire.

*
* *

Contemplation et action

Après la théorie, la pratique. Après la part de Dieu, celle de l'homme.

8. *Ibid.*, col. 1226 B.
9. Joan., 1, 14-16.

Cette économie divine, dont nous venons de saisir la grandiose harmonie, — ce plan immense que la Sagesse et la Charité d'un Dieu pouvaient seules réaliser, doit trouver, la chose est claire, dans la « *conversatio* » de l'homme, dans le genre de vie du chrétien, une réplique, une réponse, un complément nécessaire. Dieu qui nous a créés sans nous ne nous sauvera pas sans nous. Il serait bien fou de prétendre, surtout après le péché, aux joies d'une vie bienheureuse, sans un travail personnel, sans un effort méritoire, sans un apport de notre substance [10]. Créatures libres et raisonnables, nous sommes de plus membres vivants du Rédempteur, et de ce chef, obligatoirement appelés à coopérer à son œuvre. Le chemin qui s'ouvre à nous, vers le paradis retrouvé, n'est autre que celui du Christ : c'est la voie royale de la croix, des purifications successives et des suprêmes renoncements, celle où se meurt en nous le vieil homme pour faire place à l'homme nouveau, « qui a été créé selon Dieu, dans la justice et la sainteté [11] ».

Tout au long de cette vie chrétienne, dont nous avons entrevu les destinées plus que sublimes, il nous faut veiller et prier, peiner et combattre, dépouiller notre iniquité, nous purifier du vieux levain ; il nous faut même, — autre mystère du plan divin, — conquérir par nos efforts, mériter par nos travaux, ce que nous sommes bien incapables de nous assurer à nous-mêmes : la couronne d'immortalité.

Deux éléments se partagent donc notre activité de chrétien. Deux vies, préciseront les Pères, deux vies se côtoient en nous et font l'unité profonde de notre pèle-

10. Gregorius Magnus, *In Ezechielem*, hom. III, cap. 10; *P. L.*, 76, col. 809.

11. Ephes., IV, 22.

rinage ici-bas. L'une a pour fin de briser les derniers linéaments qui nous attachent au prince de ce monde, à ses pompes et à ses œuvres; l'autre de nous unir à Dieu. Par la première, dit saint Augustin, nous nous abstenons du mal (et cette abstinence suppose un combat perpétuel!); par la seconde, nous adhérons au bien souverain. Par l'une, Paul « mortifie son corps et le réduit en servitude [12] »; par l'autre, « il s'élance vers le prix que sa vocation lui propose, dans le Christ Jésus [13] ». L'une d'elles est appelée « active » parce qu'elle offre un champ très vaste à notre activité humaine et qu'elle exige la mise en œuvre des facultés de notre être pour la lutte contre le mal et l'acquisition de la vertu. Elle est marche, effort, travail. L'autre est nommée « contemplative » parce qu'elle a pour principe l'appétit des biens éternels, et parce qu'on y rencontre, au moins à l'état d'ébauche, cette conscience, cette vision de Dieu, qui trouvera son couronnement dans la vision face à face. Elle est croissance en Dieu, repos en Dieu, voire expérience de Dieu; elle n'est pas au fond autre chose que l'épanouissement normal, dans un cœur purifié, de la vie surnaturelle insufflée au premier Adam; et comme telle, elle échappe à notre activité humaine : elle reste en nous l'œuvre de Dieu [14].

Ces deux vies, remarquons-le, ne se confondent ni ne s'opposent. L'action précède la contemplation; elle la prépare, la favorise, mais elle la suppose en germe et nulle part elle n'y supplée. La contemplation couronne l'action, elle ne la supplante pas, du moins ici-bas; elle

12. I Cor., IX, 27.

13. Philipp., III, 13-14.

14. On prendra garde au sens antique de ces expressions : *vie active, vie contemplative* ; « action » et « contemplation » ayant reçu, à partir du XIII[e] siècle, une acception toute différente.

ne peut même se passer d'elle, et le chrétien, le vrai chrétien, est toujours resté, pour les Pères, un homme d'action et un contemplatif, — un lutteur et un jouisseur, — un ascète et un mystique, parce qu'il est tout à la fois un pécheur et un élu, — un fils d'Adam et un frère du Christ, — un habitant du Paradis, égaré pour un peu de temps sur une terre étrangère, mais que la grâce du Rédempteur réintègre chaque jour, pour autant qu'il ne s'y oppose, dans sa région « naturelle », celle qui avait été donnée au père de l'humanité, le jour même de sa création.

*
* *

Mentalité patristique

Nous avons tenté, dans ces pages, d'esquisser, au moins à grands traits, en suivant la ligne dss sommets, la doctrine qui sert de base à ce sens de la vie chrétienne, particulier aux Pères de l'Église, qui constitue ce qu'on pourrait appeler : la *mentalité patristique*. Nous voudrions en terminant mettre en relief quelques aspects de cette mentalité lointaine, — près de douze siècles nous en séparent! — et pour cela souligner l'un ou l'autre caractère de la doctrine exposée plus haut.

Très simple, cette doctrine tient en un triptyque : justice — déchéance — grâce. Si rudimentaire qu'elle paraisse, si pauvre qu'elle se présente, en regard des divers « systèmes » élaborés depuis le XIII[e] siècle, elle a du moins l'inappréciable mérite d'être essentiellement chrétienne et théocentrique, parce qu'avant tout scripturaire. Le concept philosophique, on l'a vu, n'y a point de part; l'abstraction en est absente; pas de vastes théories ou d'hypothèses audacieuses; mais la sublime réalité

d'une histoire suivie pas à pas au travers de l'Écriture, le concret d'une situation vécue, de faits mystérieux qui s'enchaînent pour la réalisation merveilleuse d'un plan surhumain ; — dialectique sobre autant que sage, qui parcourt avec succès le champ des deux Testaments, mais où la raison raisonnante a certainement moins de part que le sens profond du mystère, si caractéristique des temps anciens.

C'est là sa force; ce fut aussi sa faiblesse aux heures de foi moins généreuse. Par ses imprécisions, ses lacunes, l'économie du salut de l'homme, telle que les Pères nous la présentent, a de bonne heure prêté le flanc à de multiples attaques et maintes fois l'hérésie a voulu se greffer sur elle. D'où nécessité pour l'Église de compléter au cours des âges, de préciser — plus rarement, de corriger — l'enseignement de ses premiers Docteurs. Cela ne se fit pas toujours avec un égal bonheur ! A partir du XIII[e] siècle, la distinction systématique entre nature et surnature, discrètement suggérée par la Tradition primitive, fut reprise et poussée à fond, mais un peu trop au détriment de cette Tradition elle-même. Dans la suite, spéculation et systèmes firent passer à l'arrière-plan la doctrine des premiers âges et jusqu'à la divine Écriture, dont cette doctrine n'était, d'ailleurs, que la saine interprétation. Le mieux parfois est ennemi du bien. Au XVI[e] siècle les théologiens « humanistes » ont préféré adoucir le vocabulaire des Pères, nier toute mutilation de la « nature » et restreindre à la perte des dons surnaturels et gratuits les effets du péché d'Adam [15]. L'homme sort apparemment grandi de leurs élucubrations; en réalité, c'est un des plus

15. E. Masure, *L'humanisme chrétien*, dans *Revue Apologétique*, 1923, p. 401.

puissants ressorts de la vie surnaturelle qui se trouve brisé ! Persuadé qu'il n'est, au fond, pas si mauvais qu'on l'a dit, l'homme n'est que trop porté dès lors à se replier sur lui-même et à négliger tout à fait les exigences de sa vocation supérieure.

Élémentaire psychologie : en rappelant aux fils d'Adam qu'ils ne sont plus ce qu'ils étaient, qu'ils ne sont pas ce qu'ils devraient être, — en leur montrant comme « naturelle », sinon en droit, du moins en fait, la situation privilégiée du père de l'humanité, — en leur faisant entrevoir enfin leur pèlerinage d'ici-bas comme un retour obligatoire vers la terre promise, la vieille doctrine des Pères de l'Église ne peut qu'exciter dans les âmes un désir véhément de leur véritable patrie, et, réveillant leur appétit des éternelles réalités, leur arracher le cri du Psalmiste : « *Concupiscit et deficit anima mea in atria Domini... Quando veniam et apparebo ante Faciem Domini* ![16] »...

Quel lecteur assidu des Pères n'a pas expérimenté ce *dynamisme* profond de leur vivant enseignement ?... Qui donc ne s'est senti des ailes au contact prolongé de leur doctrine exhaustive ?...

*
* *

Un caractère non moins frappant, mais tout aussi logique, de la mentalité des Pères c'est d'être ouvertement *mystique*.

Il est facile de se rendre compte qu'au temps des Pères de l'Église, la contemplation de Dieu, — disons l'expérience mystique — n'est pas un à-côté extraordinaire et quelque peu effrayant de la vie chrétienne. Les

16. Pss. LXXXIII, 3, et XLI, 3.

Fidèles n'y voient rien d'autre que l'épanouissement complet de la vie implantée dans leurs âmes par le baptême et développée par les sacrements, l'exercice normal des dons qui leur ont été rendus, le couronnement en quelque sorte nécessaire de leur Foi. La Grâce elle-même apparaît moins, aux Chrétiens des premiers siècles, comme un appui constant du ciel que comme une participation toujours plus profonde à la nature même de Dieu, un germe vivant dont ils doivent, sous la motion de l'Esprit, favoriser la croissance, jusqu'à pouvoir vérifier en eux le cri de saint Paul : « Je vis, mais non ! ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi ![17] » La vie divine, la vie dans le Christ, la contemplation du Paradis retrouvé, la poursuite des réalités éternelles, le repos dans les « biens de Dieu », voilà le thème habituel des homélies ou des « oraisons » aux fidèles. Le courant de la vie surnaturelle, tel que l'ont compris les Pères — tel qu'ils s'efforcent de le révéler à leurs auditeurs —, a sa source dans l'Éden; il s'est trouvé à l'origine arrêté, contrarié; il n'a jamais été supprimé. Sous l'influence de la grâce rédemptrice, dès le Paradis terrestre, il reprend son cours, plus lent, plus caché avant le Christ, plus visible, plus large et plus riche dans l'Église à partir de l'Incarnation[18]. C'est le fleuve impétueux qui réjouit la Cité de Dieu : tous sont conviés à s'y abreuver ! La création tout entière, enfin, est présentée comme un « don » sans pareil, découlant de la vie surabondante de la Trinité et nécessairement ordonné vers Elle : Adam est « mystique » par vocation; dans la connaissance qu'il possède,

17. Gal., II, 20.
18. D'après A. Gaudel, article *Péché originel*, dans *Dict. de théol. cath.*, XII, col. 604.

au Paradis, des choses de la Terre, il ne faut voir qu'une invitation à une connaissance supérieure, à la contemplation des choses du Ciel. Et puisque la vie chrétienne, — toujours au sentiment des Pères — n'est qu'un chemin de retour vers la vision adamique ! faut-il s'étonner que les âmes, formées à leur vivante école, se soient reconnues, elles aussi, « mystiques » par vocation ?

*
* *

Dès la fin du siècle dernier, un effort a été fait, sérieux autant que généreux, pour rétablir les ponts, trop longtemps coupés, hélas ! entre notre mentalité et celle de nos Pères dans la Foi. Au cours des dernières années, le mouvement de retour vers la Tradition antique a suscité dans les domaines de la théologie et de la spiritualité, un regain de jeunesse et de fécondité...

Qui donc ne s'en réjouirait ?

fr. Jean-Marie Déchanet, O. S. B.

La mystique de l' « Imitation » accessible à tous

Nous voudrions examiner ici, à la lumière du livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*, la question souvent étudiée ces derniers temps : la contemplation infuse des mystères de la Foi et l'union à Dieu qui en résulte sont-elles dans la voie normale de la sainteté, et quelles sont les dispositions ordinairement requises pour obtenir une telle grâce ?

L'*Imitation* n'est pas un traité didactique, c'est l'histoire vécue d'un âme éprise de perfection, histoire écrite au jour le jour à la suite d'une oraison tantôt laborieuse, tantôt pleine de lumière et d'enivrements célestes. Il paraît certain que c'est un livre non seulement ascétique, mais mystique; il porte sans doute à la pratique des vertus, mais en vue de la contemplation et de l'union à Dieu. Or il s'adresse manifestement à toutes les âmes intérieures, et de fait toutes le lisent. C'est dire que la vraie mystique dont il parle est accessible à toutes, pourvu qu'elles veuillent suivre la voie de l'humilité, de la croix, de la prière constante et de la docilité au Saint-Esprit. Et c'est là une des raisons les plus fortes en faveur de la réponse affirmative à la question posée.

Comme l'écrit le P. Dumas, S. M., dans son bel ouvrage sur l'*Imitation de Jésus-Christ*[1] : « L'*Imitation* a

1. *Introduction à l'union intime avec Dieu, d'après l' « Imitation »*, Paris, Téqui, 4e édition, 1916, p. 9.

une beauté, une vertu qui touche, émeut, captive les cœurs malades, indifférents, même incroyants; toutefois par sa destination première, elle ne s'adresse pas aux pécheurs, ni aux débutants, elle suppose déjà certains progrès dans la vertu. Elle n'ambitionne rien moins que de nous élever à la contemplation et aux consolations intimes de la Vie d'union.

« En vérité, la contemplation, l'union intime avec Dieu, c'est la fin, c'est la destinée, et, par suite, le besoin impérieux de notre âme, qui, en Dieu seul, peut trouver le repos et la paix. Et c'est parce que l'*Imitation* laisse entrevoir cette paix et ce repos, en orientant l'âme vers l'union au Bien suprême, que toute âme, même bien imparfaite, éprouve à la lecture de ce livre — qu'en réalité elle ne comprend qu'à demi — une douceur réconfortante qu'elle ne sait pas expliquer elle-même. »

Nous voudrions montrer ici le caractère proprement mystique de ce livre, voir si, d'après lui, la contemplation infuse des mystères de la foi et l'union à Dieu qui en résulte sont hautement désirables pour tous, puis noter quelles sont, selon lui, les dispositions ascétiques requises ordinairement pour recevoir une telle grâce.

*
* *

Le caractère mystique de l' « Imitation »

Est-il vrai de dire que l'*Imitation* est un livre proprement mystique et non pas seulement ascétique?

On entend par *connaissance mystique* de Dieu, celle qui s'obtient, non pas par des spéculations rationnelles, ni seulement par la foi, mais par une inspiration spéciale du Saint-Esprit, dans l'oraison. C'est une « connaissance quasi expérimentale de Dieu » dit saint Thomas [2], qui procède de la foi vivifiée par l'amour et éclai-

2. *I Sent.*, dist. 14, q. 2, a. 2, ad 3; *Comm. in Ep. Rom.*, VIII, 16, et II^{a} II^{ae}, q. 180, a. 1, 2, 4, 7; q. 45, a. 2; q. 8, a. 6, 7, 8.

rée par les dons d'intelligence ou de sagesse. Saint Jean de la Croix parle de même[3] : « La contemplation infuse, dit-il, provient d'une influence de Dieu qui instruit l'âme en secret et en perfection d'amour, sans qu'elle y intervienne, sans qu'elle comprenne même en quoi cette contemplation infuse consiste. » Saint François de Sales s'exprime presque dans les mêmes termes[4].

Or l'*Imitation* ne cesse d'exhorter l'âme intérieure à l'humilité, à l'abnégation et à la docilité, qui la disposeront à recevoir cette grâce de contemplation et d'union à Dieu.

Cela se remarque à chaque page, et plus spécialement au livre I, chapitre III, et au livre II, chapitres XXXI et XLIII.

Au livre I, chapitre III, il est dit :

Heureux celui que la vérité instruit elle-même, non par des figures et des paroles qui passent, mais en se montrant telle qu'elle est... C'est une grande folie de négliger ce qui est utile et nécessaire à la vie de l'âme, pour s'appliquer curieusement à ce qui ne l'est point... *Celui à qui le Verbe éternel parle est délivré de bien des opinions.* Tout vient de ce Verbe unique : de Lui procède toute parole, il en est le principe, et c'est Lui qui parle au-dedans de nous. Sans lui nulle intelligence, sans Lui nul jugement n'est droit.

Souvent, j'éprouve un grand ennui à force de lire et d'entendre; en vous est tout ce que je désire, tout ce que je veux. *Que tous les Docteurs se taisent;* que toutes les créatures soient dans le silence devant vous ; *parlez-moi vous seul.* Plus un homme est recueilli en lui-même et dégagé des choses extérieures, plus son esprit s'étend, s'élève sans aucun travail, *parce qu'il reçoit d'en haut la lumière de l'intelligence...* L'humble connaissance de vous-même est une voie plus sûre pour aller à Dieu, que les recherches profondes de la science. Ce n'est pas qu'il

3. *Nuit obscure*, l. II, ch. v.
4. *Amour de Dieu*, l. VI, ch. III, V, VII, X.

faille blâmer la science, ni la simple connaissance d'aucune chose, car elle est bonne en soi et ordonnée à Dieu, mais on doit toujours préférer une conscience pure et une vie sainte. Celui-là est vraiment sage, qui pour gagner Jésus-Christ, regarde comme de la boue toutes les choses de la terre. Celui-là possède la vraie science qui renonce à sa volonté pour faire celle de Dieu. C'est là, la science, l'intelligence et la sagesse qui viennent de Dieu, du Saint-Esprit, et sans ses divines inspirations on ne peut les conserver.

L'auteur de l'*Imitation* dit aussi, livre III, chapitre XXXI.

Seigneur, j'ai besoin d'une grâce plus grande, s'il me faut parvenir à cet état où nulle créature ne sera un lien pour moi... « Qui me donnera des ailes, comme à la colombe? je volerai et me reposerai. » (Ps. LIV, 7.) Quoi de plus libre que celui qui ne désire rien sur la terre? Il faut donc s'élever au-dessus de toutes les créatures, se détacher de soi-même, *sortir de son esprit, monter plus haut*, et là reconnaître que c'est vous qui avez tout fait et que rien n'est semblable à vous... *Et c'est pourquoi l'on trouve peu de contemplatifs, parce que peu savent se séparer des créatures et des choses périssables. Il faut pour cela une grâce puissante qui soulève l'âme et la ravisse au-dessus d'elle-même. Et tant que l'homme n'est pas élevé ainsi en esprit, détaché de toute créature, et parfaitement uni à Dieu, tout ce qu'il sait et tout ce qu'il a est de bien peu de prix...* Il y a une grande différence entre la sagesse d'un homme éclairé par Dieu dans la prière et la science qu'un docteur acquiert par l'étude. *La connaissance qui vient d'en haut et que Dieu répand lui-même dans l'âme* voilà bien la contemplation infuse, est bien supérieure à celle où l'homme parvient laborieusement par les efforts de son esprit. Plusieurs désirent la contemplation, mais ce qu'il faut pour obtenir cette grâce, ils ne le veulent point faire. Le grand obstacle est qu'on s'arrête à ce qu'il y a d'extérieur et de sensible et que l'on s'occupe peu de se mortifier véritablement.

Ce chapitre à lui seul est des plus significatifs et

montre que la contemplation infuse des mystères du salut est hautement désirable, qu'elle est dans la voie normale de la sainteté.

De même, livre III, chapitre XLIII :

> Le Seigneur dit : « *C'est moi, qui en un moment élève l'âme humble, et la fais pénétrer plus avant dans la vérité éternelle, que ne le pourrait celui qui a étudié dix ans dans les écoles.* J'enseigne sans bruit de paroles, sans embarras d'opinions, sans faste, sans arguments, sans disputes. J'apprends à mépriser les biens de la terre, à dédaigner ce qui passe, à rechercher et à goûter ce qui est éternel,... à ne désirer rien hors de moi et à m'aimer ardemment et par-dessus tout. Quelques-uns, en m'aimant ainsi, ont appris des choses toutes divines, dont ils parlaient d'une manière admirable. Ils ont fait plus de progrès en quittant tout que par une profonde étude. Mais je dis aux uns des choses plus générales, aux autres de plus particulières. J'apparais à quelques-uns doucement voilé sous des ombres et des figures; je révèle à d'autres mes mystères au milieu d'une vive splendeur... Moi seul, j'enseigne la vérité au-dedans, je scrute les cœurs, je pénètre leurs pensées, j'excite à agir et je distribue mes dons à chacun, selon qu'il me plaît.

*
* *

On voit par là que la contemplation dont parle l'auteur de l'*Imitation*, procède d'une inspiration spéciale du Saint-Esprit, qui rend la foi pénétrante et savoureuse, en nous faisant goûter combien le Seigneur est bon : « *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus.* » (Ps. XXXIII, 9.) Il s'agit donc bien de la contemplation infuse.

Mais il n'est pas question de grâces extraordinaires, comme le sont les visions, les révélations prophétiques, les stigmates. Il s'agit d'une pénétration toujours plus profonde et plus savoureuse des mystères de la foi, supérieures à tous les futurs contingents particuliers, comme la fin d'une guerre, que la lumière prophétique

dévoile. On voit par suite que la contemplation infuse des mystères de la foi, déclarée ici si hautement désirable, est une grâce éminente, sans doute, mais non pas de soi extraordinaire; elle est dans la voie normale de la sainteté. Et si on l'appelle parfois extraordinaire, c'est en ce sens qu'elle l'est *de fait*, parce que assez rare; mais elle ne l'est pas *de droit;* loin d'être de soi extraordinaire, c'est elle qui met dans l'ordre parfait. Dans cet ordre parfait, ceux-là seuls s'y trouvent qui pénètrent ainsi dans la vie intime de Dieu, sont vivement épris de l'Unique nécessaire, et voient toutes les choses terrestres à leur vraie place. Ainsi l'*ordre de la charité* s'établit en tous les sentiments, qui se trouvent pleinement subordonnés à l'amour de Dieu et vivifiés par lui.

A cette contemplation infuse et à l'union à Dieu qui en résulte, selon l'*Imitation*, toutes les âmes intérieures sont donc appelées au moins d'un *appel général et éloigné*, sinon encore d'un appel individuel et prochain, lequel peut être soit simplement suffisant, soit efficace ou victorieux de toute résistance [5].

Dans l'*Imitation*, au livre IV, consacré à l'Eucharistie, le fidèle demande avec insistance l'union ineffable avec Jésus-Christ.

On lit en ce livre IV, chapitre XIII :

> Qui me donnera, Seigneur, de vous trouver seul, de vous ouvrir mon cœur, de jouir de vous, comme mon âme le désire..., de sorte que vous me parliez seul et moi à vous, comme un ami à son ami? Ce que je demande, ce que je désire, c'est d'être uni tout entier à vous..., pour apprendre à goûter les choses du ciel et de l'éternité... Quand, m'oubliant tout à fait moi-même, serai-

5. L'appel général et éloigné est exprimé dans l'Évangile et la prédication; l'appel individuel et prochain provient d'une inspiration spéciale du Saint-Esprit, qu'un directeur éclairé et expérimenté peut assez facilement reconnaître. Nous avons plus longuement expliqué cela dans un autre ouvrage : *Perfection chrétienne et contemplation*, t. II, pp. 419-430, 463-475.

je parfaitement uni à vous, et absorbé en vous ? Que je sois en vous et vous en moi; et que cette union soit inaltérable.

Il est dit de même en ce livre IV, chapitre XVII :

O mon Dieu ! amour éternel, mon unique bien, ma félicité toujours durable, je désire vous recevoir avec toute la ferveur, tout le respect qu'ait jamais pu ressentir aucun de vos saints.

Et encore, livre II, chapitre 1er, n° 6 :

Celui qui aime Jésus et la vérité, celui qui est vraiment intérieur et dégagé de toute affection désordonnée, peut librement s'approcher de Dieu, s'élever en esprit au-dessus de soi, et se reposer en lui par une jouissance anticipée (*ac fruitive quiescere*).

C'est la quiétude fruitive, avant-goût de la vie éternelle.

*
* *

Les dispositions requises, ou l'ascèse de l' « Imitation »

Pour recevoir la grâce spéciale de la contemplation infuse et de l'union à Dieu qui en résulte, l'auteur de l'*Imitation* demande surtout les dispositions suivantes : l'humilité, la considération des bienfaits immenses de Dieu, l'abnégation, la pureté du cœur et la simplicité d'intention.

L'humilité dont il parle est celle qui porte à « aimer à vivre inconnu et à n'être compté pour rien ». (L. I, ch. II, III; l. III, ch. IV et VIII.)

Elle dispose à considérer les bienfaits de Dieu, toutes les grâces qui nous viennent de Notre-Seigneur, par sa Passion, sa mort, par l'Eucharistie; alors l'âme découvre son ingratitude, et en demande sincèrement par-

don. Elle est conduite ainsi à l'abnégation de toute volonté propre; aussi le Seigneur dit-il :

« Apprends à briser ta volonté, à ne refuser aucune dépendance. Enflamme-toi de zèle contre toi-même, et ne souffre pas que le moindre orgueil vive en toi, mais fais-toi si petit, et mets-toi si bas que tout le monde puisse marcher sur toi et te fouler aux pieds comme la poussière... Ma bonté t'a épargné, je ne t'ai point laissé, pour que tu connaisses mon amour et que mes bienfaits ne cessent jamais d'être présents à ton cœur. » (L. III, ch. XIII.)

L'abnégation ainsi comprise fait mourir l'amour-propre; c'est une *désappropriation*, par laquelle l'âme cesse de s'appartenir pour appartenir à Dieu, cesse de se rechercher pour aspirer constamment vers lui. C'est ce qui est dit au livre III, chapitre XXI. On lit aussi, au chapitre XXXVII du même livre III :

Quittez-vous, renoncez à vous et vous jouirez d'une grande paix intérieure.

La pureté du cœur et la simplicité d'intention, toute tournée vers Dieu, disposent l'âme à recevoir la grâce spéciale de la contemplation infuse. (Cf. l. II, ch. IV, VI, VII, VIII; l. III, ch. V.) Cette contemplation permet d'entendre le sens profond de ces paroles (l. II, ch. VIII) :

Qui trouve Jésus trouve un trésor immense, un bien au-dessus de tout bien.

De cette contemplation naît l'abandon confiant et l'union, que le pieux auteur exprime ainsi (l. IV, ch. IV, n° 2) :

J'implore de votre clémence, ô mon Dieu, une grâce particulière, afin qu'embrasé d'amour je me fonde et m'écoule tout entier en vous, et que je ne désire plus aucune autre consolation [6].

6. C'est l'union fruitive, par la communion eucharistique, les ter-

On saisit dès lors les profondeurs du splendide chapitre v du livre III sur les merveilleux effets de l'Amour divin,

> qui porte son fardeau sans en sentir le poids, qui rend doux ce qu'il y a de plus amer, qui entreprend de grandes choses et aspire toujours au plus parfait. Rien n'est plus doux que l'amour de Dieu, rien n'est plus fort, rien n'est meilleur, parce que l'amour est né de Dieu et ne peut se reposer qu'en lui.

Tel est dans une âme renoncée, qui ne se recherche plus elle-même, le fruit de la contemplation du Souverain Bien : l'union qui est vraiment le prélude normal de celle de l'éternité.

*
* *

On voit ainsi la vérité de ce que nous disions au début de cet article : l'*Imitation* est un livre non pas seulement ascétique, mais mystique; il porte à la pratique des vertus en vue de la contemplation infuse de la bonté de Dieu et de l'union à Lui. Or l'*Imitation* s'adresse manifestement à toutes les âmes intérieures et de fait, toutes le lisent. C'est dire que la vraie mystique, dont il parle, est accessible à toutes, pourvu qu'elles veuillent suivre la voie de l'humilité, de l'abnégation, de la prière persévérante et de la docilité au Saint-Esprit.

C'est là une des raisons les plus fortes en faveur de la doctrine que nous avons exposée ailleurs, sur le prélude normal de la vie de l'éternité.

fr. Reg. Garrigou-Lagrange.

mes latins le montrent mieux encore : « Vis ergo, Domine, ut te suscipiam, et meipsum tibi in caritate uniam. Unde tuam precor clementiam et specialem ad hoc imploro mihi donari gratiam, ut totus in te liquefiam et amore perefflluam, atque de nulla aliena consolatione amplius me intromittam. »

7. *Perfection chrétienne et contemplation*, selon saint Thomas d'Aquin et saint Jean de la Croix. Desclée, 30, rue Saint-Sulpice, Paris-7e.

LES MAITRES ET LES MODÈLES

Une mystique anglaise du XVII[e] siècle

Gertrude More

(Suite)

Dom Baker, à partir de ce moment, divise la vie de Gertrude More en trois périodes : la première s'étendant sur six années ; la seconde, marquée par une grande épreuve, durant deux ans; puis une brève maladie de trois semaines, qui amena sa mort, à vingt-sept ans. Suivons-la dans ces étapes de sa vie spirituelle.

Quoique la paix fût entrée dans son âme et que sa prière lui donnât maintenant de grandes joies, elle ne cueillait pas que des roses dans son nouveau chemin. Il lui restait deux épreuves : celle des scrupules — nous n'y reviendrons pas — et celle de l'aridité.

> Une autre affliction, presque aussi grande, était la tentation d'obscurités et de désolations... Ajoutez-y le fardeau de la tristesse, qui pesait sur elle par tempérament, ou à l'occasion...

Qui s'en étonnera? Ces oscillations sont le mouve-

ment naturel de certaines âmes. Bien plus, le climat même de la contemplation. Presque tous les mystiques les ont connues. L'alternance de la lumière et des ténèbres, des consolations et des désolations, dans ces vies tendues vers l'Invisible, semble être à la fois un rythme psychologique et un dessein surnaturel.

En outre, la sécheresse est, en quelque sorte, la rançon de la prière « des affections sensibles ». Quand le cœur demeure froid, que reste-t-il que de se tenir à genoux devant le ciel fermé? Gertrude More connut souvent cette souffrance. Soutenue par Baker, elle en fit courageusement la « prière d'aridité » :

> Elle trouvait là l'occasion fréquente de l'exercice de résignation, qui lui procurait des grâces secrètes pour sa volonté et des lumières secrètes pour son entendement... Car l'âme intellective[24] est capable d'illumination aussi bien dans le temps d'aridité que lorsque les affections sensibles jouent aisément. Et, de même, la volonté reçoit de Dieu grâce et vigueur non moins dans l'aridité que dans la jouissance.

Il est à peine besoin de dire que Dom Baker est ici dans la pure tradition de tous les maîtres de la vie mystique. Dieu doit être cherché hors de la zone du sensible, et même bien au-delà. Il n'y a que les es-

24. Dom Baker emploie souvent ce mot. Il désigne évidemment par là le *mens* de saint Augustin et de saint Thomas, opposé à la *ratio* raisonnante, qui puise sa connaissance dans les sens. « Le sujet récepteur de la vie divine, dit saint Thomas, n'est pas le composé humain, ni l'âme en tant que forme du corps; c'est l'âme subsistante, cause profonde des opérations spirituelles de l'intelligence et de la volonté; c'est un esprit, *spiritus, mens* ». Tous les mystiques ont fait la distinction, non pas d'école, mais expérimentale, entre ce « fond de l'âme », cette « substance de l'âme », et les « facultés » de la psychologie classique, les activités conscientes, de surface. C'est là, peut-on dire, une des conquêtes de la psychologie mystique, le domaine propre qu'elle a ajouté à la connaissance du moi.

prits prévenus ou ignorants pour faire du mysticisme une religion de sentiment.

A ses progrès dans la prière mentale, Dame Gertrude ajouta bientôt le progrès dans l'usage de la mortification.

Baker a une théorie très particulière de la mortification, qu'il faut résumer ici.

Il distingue nettement les mortifications imposées par la vie, les circonstances, l'obéissance à la règle, qu'il appelle *de nécessité*, des mortifications volontaires. Il n'a jamais été partisan des dernières, pas plus pour les autres que pour lui-même. Il y voit un double péril : pour le corps, qu'elles risquent d'affaiblir au détriment de la vie de l'esprit; pour l'âme, qui peut y mettre une secrète complaisance. Parmi les mortifications de nécessité, il faut encore distinguer. Les unes, imposées par les directeurs ou les Supérieurs, sont souvent indiscrètes, souvent maladroites (Baker, ici comme toujours, a pour principe majeur la *discrétion*). Restent donc les épreuves qui viennent d'une mauvaise santé, des multiples contrariétés de la vie, et particulièrement les épreuves intérieures, que Dieu choisit lui-même pour l'âme : celles-là sont les seules toujours utiles et sans inconvénients. Il faut en faire usage au maximum, si je puis dire. Et comment? Par la prière.

Dans une âme contemplative, le profit et la perfection de la souffrance dépendront uniquement de la prière, et sans la prière l'âme en tirera peu de bien. Le parfait acquiescement à la souffrance est un effet de la prière. La prière... incline notre volonté à accepter, à embrasser la souffrance. C'est pourquoi le Dieu tout-puissant *ne manque jamais de fournir, d'une manière ou de l'autre, assez d'occasions de souffrir aux âmes qu'il attire à la contemplation*, ou qui y sont parvenues déjà; et Il proportionne les souffrances au degré de force spirituelle où l'âme est arrivée, ainsi que la grâce qu'Il veut accorder pour les supporter. Tel fut le cas de Dame Gertrude.

Là-dessus, la direction de Baker est formelle : N'inventons rien de nous-mêmes; Dieu est là pour mettre, jour par jour, sur nos épaules les croix qu'elles peuvent supporter. Sachons seulement les prendre avec courage[25]. Dame Gertrude avait une santé délicate, et un besoin d'activité extérieure. Il la fit dispenser de tout ce qui, dans la règle, pouvait nuire à la santé du corps ou la liberté de l'esprit. Peut-être quelques Sœurs s'en étonnaient un peu. « Pourtant, rien dans sa conduite ne pouvait risquer de causer du scandale », nous dit Baker, « sinon par hasard et dans de rares occasions. Mais quelle créature mortelle n'est exposée à ces défaillances passagères? »

En revanche, Baker insistait sur le plein usage de ses croix « de Providence » :

> Telles étaient, par exemple, les aridités, les tentations, les souffrances corporelles, la maladie ou la faiblesse; ou encore la perte de l'estime et de la considération d'au-

25. Humainement, la théorie de Baker est prudente, sage, et sans doute juste. « *A slaw way, but a sure way...* » Mais la folie de la Croix, ou seulement l'amour de la Croix, est souvent contraire à la sagesse humaine; et l'on ne peut que s'incliner devant les éclatants démentis donnés par bien des saints aux pâles prudences de Baker. Un François et une Claire d'Assise, une Colette de Corbie, une Rose de Viterbe, une Catherine de Sienne nous mettent dans une atmosphère plus brûlante et lumineuse.

Même sans aller chercher si haut, on peut dire que l'amour de la souffrance est un des sentiments les plus répandus, les plus forts, chez les mystiques. *Sine dolore, non vivitur in amore*, selon le mot de l'*Imitation*. Il est impossible de voir là, dans la recherche même ingénieuse des souffrances, des fantaisies de l'imagination, ou seulement des « emportements » morbides : le goût, le besoin des mortifications sont à la fois un élan spontané de l'âme, un désir d'union à Dieu par l'union au Christ souffrant (c'est la voie que beaucoup de mystiques ont choisie), et le témoignage d'une expérience intime sur la vertu de la souffrance pour augmenter l'amour.

trui, le sentiment d'être traitée sans bonté, d'être négligée ; ou encore la perte d'amies chères, les privations d'une vie inconfortable. Tout cela devait être enduré avec patience, que les croix vinssent directement de Dieu ou par le moyen de ses créatures. Elles suffisaient à Dame Gertrude et il était inutile de lui en imposer d'autres. Et ainsi... Dame Gertrude avait assez d'aise et de liberté pour l'âme et le corps, mais pas une once de plus, tout bien considéré, qu'il n'en fallait pour le bien de son âme. Et... sa vie était en réalité une vie extrêmement mortifiée.

Il faut mettre chaque chose en son rang; et qui oserait dire que la mortification vaut mieux que la prière?

Pourtant la prière est la plus noble et la plus nécessaire des deux, car elle est la fin de la mortification, et elle n'a d'autre fin qu'elle-même. ... D'ailleurs, le simple exercice de la prière est une des plus grandes mortifications, celle qui détruit le mieux la volonté propre. Car, par la prière, l'âme s'élève dans une large mesure au-dessus d'elle-même, au-dessus de l'état ordinaire de sa nature... Elle exerce tous ses actes proprement spirituels, et finalement elle entre dans un état surnaturel qui déifie dans une certaine mesure sa volonté et la rend parfaitement unie à la volonté divine.

C'est ainsi que Dame Gertrude entrait peu à peu dans cet état surnaturel où son directeur la voulait mener.

Elle se rendait maîtresse, d'abord, de ce *self-will*[26] qui n'était pas facile à dominer. La lumière intérieure qui naissait en elle lui montrait ses défauts, lui découvrait en quoi consiste la véritable humilité, « une chose que la raison naturelle ne peut jamais vraiment nous enseigner ».

26. Le mot est assez délicat à traduire. Il me paraît rendu au mieux par ce que Mme Guyon appelait l'esprit de « propriété », cette volonté du moi de s'affirmer, qui est incompatible avec le détachement, la désappropriation qu'exige l'union à Dieu.

Le vrai fondement de l'humilité est la connaissance de notre néant et de l'infini de Dieu. Avant qu'elle entrât dans les voies de l'oraison, rien n'avait pu réduire l'esprit fier et volontaire de Gertrude More. L'Abbesse avait essayé de faire, en apparence, peu de cas de la jeune fille et de la mettre au rang de son troupeau. Gertrude, piquée, l'avait prise en aversion et s'était mise à la tête des factieuses. La Maîtresse des novices avait pris un autre système. Elle la flattait, la caressait, *made much of her*. Le résultat n'était pas meilleur, et l'orgueil de la jeune fille allait croissant. Il fallut les lumières de l'oraison pour faire comprendre à Dame Gertrude que cette volonté qui voulait toujours s'affirmer était le principal obstacle entre elle et Dieu. *Oportet illum crescere, me autem minui.* Avec une belle loyauté, elle entreprit la lutte contre son propre cœur.

La doctrine de Baker, sur ce point, me paraît assez belle pour qu'on y insiste. Chez des religieuses, des âmes adonnées à la prière, il n'est point question, dit-il, de défauts grossiers, de péchés visibles et palpables. Presque toutes leurs fautes son intérieures. Ce qui importe pour elles, ce n'est point tant l'examen de conscience que l'*internal custody of one's self* (ce que notre Lallemant appelait la « garde du cœur »), que seule peut assurer la présence continuelle de Dieu dans une âme. D'ailleurs,

> les fautes où tombent les âmes spirituelles sont en général trop subtiles et secrètes pour être découvertes par les sens et l'imagination, qui sont à l'œuvre dans l'examen de conscience. C'est pour cela que les âmes dont l'oraison est celle de l'élan direct de la volonté vers Dieu peuvent découvrir et corriger leurs défauts mieux que celles dont l'oraison use de l'imagination et du discours... Celles-ci ne voient pas les obstacles cachés entre elles-mêmes et Dieu, car c'est la vue de Dieu et sa présence, et non la considération des créatures et de leurs images, qui illumine l'âme et lui découvre ses secrètes affections déréglées. Des péchés plus palpables, l'âme peut les dé-

couvrir par ses sens intérieurs ou sa raison naturelle, et les corriger. Mais la racine de l'affection demeure invisible, inconnue, et de nouvelles fautes en jailliront au moment où l'âme ne s'y attendait pas.

Au contraire,

l'âme contemplative ne s'examine pas elle-même, elle porte sa vue sur Dieu directement, et c'est Dieu qui l'éclaire pour voir ses imperfections, dans la mesure où Il le juge utile[27]. Ainsi l'âme, suivant un auteur spirituel, agit comme un homme qui regarde un mur en face de lui. Il ne voit pas seulement le mur, mais tout ce qui se dresse entre lui et le mur. De même l'âme qui regarde Dieu aperçoit tous les obstacles qui se dressent entre Lui et elle... La réforme de l'âme, la perfection, ne s'obtiennent pas autrement qu'en laissant derrière soi l'homme naturel et ses désirs ; et qu'importe alors qu'il connaisse ses défauts ? Point n'en est besoin, et on peut les redresser sans les connaître. En fait, il y a des défauts secrets et si spirituels que... le seul moyen de les détruire est une lumière extraordinaire, surnaturelle, que Dieu accorde à l'âme. Ainsi Dieu concourt à la réforme de l'âme, ou la détermine, en l'aidant à transcender sa nature inférieure.

C'est ce que proclame, au reste, l'expérience des plus grands mystiques. Toutes les vertus, disent-ils, sont le fruit de l'oraison. L'oraison, voilà notre ascèse à nous. Elle n'est pas moins crucifiante que l'autre. C'est l'amour de Dieu qui nous mène où il veut : non pas seulement dans les gras pâturages, vers la douceur et la jouissance; mais dans le désert de la souffrance, de l'épreuve purificatrice. Nous ne pouvons aimer Dieu

27. Cf. l'abbé de Tourville : « Nous gagnons infiniment plus de toutes manières à regarder Dieu qu'à nous regarder nous-mêmes... Je ne comprends même pas bien comment, en présence de Notre-Seigneur, on peut encore penser à soi. »

sans nous haïr nous-mêmes. Alors, vertus, défauts, ce que le monde appelle ainsi, tout cela se confond pour nous dans le sentiment de notre misère totale, absolue. Et c'est Dieu lui-même alors qui met en nous les vertus qu'Il veut y mettre.

L'expérience de Dame Gertrude ne tarda pas à confirmer cette psychologie. Avant même les vertus surnaturelles, l'oraison l'aida à acquérir d'humbles vertus quotidiennes : la patience, la soumission, le goût de la règle. Tout le monde, autour d'elle, en profita. Dom Baker a un mot naïf et significatif : « L'Abbesse fut soulagée de beaucoup d'ennuis, et son gouvernement plus facile. »

En même temps son oraison devenait de plus en plus spirituelle. Elle avait, deux fois par jour, un temps réglé de prière. Elle prenait un texte; quelques mots lui suffisaient pour mettre en branle un amour affectif.

> Mais la motion ne s'arrêtait pas là; elle gagnait en un instant l'âme supérieure, en vertu de la *propensity* qui y réside et qui attire toujours l'âme en elle-même et en Dieu. Parvenue là, l'affection nourrissait en quelque sorte l'âme supérieure, qui demeurait fixée en Dieu, dans ce nourrissement [28] et cette jouissance, aussi longtemps que durait la motion, mais pour un temps très court. Ceci fini, elle recourait de nouveau à son livre, ou à quelque pensée qui se présentait, et reprenait son exercice.
>
> Ni elle ni moi n'appelions cet exercice de la dévotion sensible, au sens ordinaire du terme, parce qu'elle ne demeurait jamais plongée dans le sensible, mais passait aussitôt à une dévotion de l'âme intellective... Cet état est déjà de la vraie contemplation, car c'est un colloque aisé, clair, immédiat, de l'âme intellective avec la Divinité, saisie uniquement dans la lumière [*according to the notion*] de la foi.

28. Cf. Marie de l'Incarnation : « Ce m'était un nourrissement divin... »

Qu'est-ce à dire? Que Dame Gertrude connaissait ce qu'on a nommé l'oraison de quiétude? Sans doute; tout au moins celle qui dépend encore, en partie, de préparations volontaires. D'autres passages le disent encore plus clairement :

> Ses introversions devinrent de plus en plus profondes, son âme s'y détachant et séparant en quelque sorte des sens. Elle devenait capable de demeurer ainsi pendant un temps considérable, descendant, ou plutôt remontant de plus en plus avant en elle-même et en son esprit... Ses sens se firent comme stupéfiés et mortifiés en leur activité excessive et leur pouvoir sur elle, en sorte qu'ils étaient contents de demeurer paisibles et inactifs, jusqu'à ce qu'il plût à l'âme de leur faire signe et de se servir d'eux. Autrefois ils avaient été seigneurs et maîtres; maintenant ils n'étaient plus que des serviteurs, et qui savent qu'ils ne doivent pas être autre chose.

Alors, d'une récollection à l'autre, elle ne quittait pas la présence de Dieu, et pouvait, l'heure venue, sans effort, rentrer profondément en elle-même, dans ce « cabinet du cœur », ce *closet of the heart*, dont elle parle dans une de ses strophes :

> Laissez-moi entrer dans le lieu le plus retiré de mon âme, et chanter des chants d'amour à Vous, mon Tout et mon Unique Dieu, en Vous regardant avec l'œil simple de mon âme...

Oraison de quiétude : d'autres maîtres disent volontiers Oraison de simplicité. Le mot aurait plu à Dom Baker. Il n'a cessé de dénoncer, pour les âmes contemplatives, les dangers de la « multiplicité ». La multiplicité, c'est tout ce qui disperse l'âme : activité extérieure, même la plus vertueuse; activité des facultés mentales, usage des pensées, des sentiments. Dieu est la simplicité et l'Unité par excellence : l'âme qui veut

s'unir à Lui, qu'elle se fasse, à son image, rassemblée en son unité [29] :

> La noble *propensity* dont j'ai parlé presse l'âme de chercher Dieu intérieurement, c'est-à-dire de poursuivre deux choses. D'abord, elle la conduit à chercher la simplicité de l'âme, par le dépouillement de toutes les images créées... Ensuite, elle la pousse à chercher la simplicité de la pure Divinité loin de toutes les représentations corporelles... Même la plus pure image qui ait été créée, celle de l'humanité du Sauveur, ne doit pas la retenir. Il arrive parfois que la *propensity* soit si forte qu'elle rende l'âme incapable d'user de l'humanité de Notre-Seigneur pour passer de là à la Divine Simplicité. Tel était le cas de Dame Gertrude... Une âme, donc, qui a atteint un haut état spirituel par l'oraison de simplicité, même si elle requiert l'aide de quelques images au début de sa prière, ne s'y arrêtera pas, mais les survolera rapidement pour entrer dans la simple Divinité [30].

29. Cf. Séguenot : « L'Esprit de Dieu... nous tire de la multiplicité de la nature, pour nous mettre dans l'unité même de Dieu... Donnez-vous à cet esprit d'unité, et ne vous partagez point à tant de choses. »

30. Baker, ici, sans doute a travers l'auteur anglais du *Cloud of Unknowing* se montre nettement dionysien. Le mysticisme du Pseudo-Aréopagite néglige l'humanité du Verbe pour s'élever au Verbe éternel. Le mystique, au terme de son ascension, se perd dans l'abîme du Dieu indistinct, ineffable, impensable. Certains passages des *Confessions* de Baker confirment cette position doctrinale. Celui-ci par exemple : « L'entendement [qui accompagne l'exercice de la volonté] ne doit emporter aucune image ou espèce de choses créées, mais les rejeter de son mieux, pour ne garder qu'une appréhension et souvenir de Dieu dans l'unité indistincte [*totality*] que la foi nous donne. Ainsi... il ne reste comme qui dirait rien, mais ce rien..., s'il n'est pas vraiment Dieu, est du moins la vue la plus rapprochée que nous puissions avoir de Dieu en cette vie. »

Il semble aussi que Baker, en 1629, avait lu saint Jean de la Croix. Nul plus que saint Jean n'a insisté sur les ténèbres où l'entendement doit s'enfoncer pour préparer l'union divine. « L'âme ne s'unit pas à Dieu sur cette terre par ce qu'elle peut comprendre, goûter, imaginer ou sentir, mais seulement par la foi... La foi fait le vide dans l'entendement pour l'obscurcir et l'empêcher de com-

Au dire de Baker, telle aurait été la tendance de Dame Gertrude :

> On peut remarquer dans ses écrits, prose ou vers, que lorsqu'elle était occupée immédiatement de la Divinité, elle se trouvait dans son élément propre, marchant, nageant hardiment et librement, s'engloutissant en quelque sorte dans l'immensité divine... Quand Dame Gertrude parle des choses créées, même des plus nobles, comme de l'humanité de Notre-Seigneur séparée de sa divinité, ou de quelqu'un des saints, vous sentirez tout de suite comme son langage est tendu et froid auprès de celui qu'elle emploie en parlant de la pure Divinité [31].

> *... Si nous mourions à nous-mêmes,*
> *et à toutes choses qui ne sont pas Vous,*
> *il serait naturel à nos âmes*
> *de s'élever et d'être unies*
> *à notre Centre adoré,*
> *vers lequel nos âmes montent*
> *d'un mouvement aussi spontané*
> *que le feu s'élève en haut.*

Cette oraison, qui parvient souvent au silence attentif de la quiétude, va-t-elle plus loin, jusqu'à la con-

prendre. » « Pour approcher de Dieu, il [l'entendement] doit plutôt faire abnégation de ses lumières que chercher à s'en servir,... se mettre dans l'obscurité plutôt qu'ouvrir les yeux, afin d'arriver au rayon divin » (*Montée*, passim). Le *nothing* de Baker est bien un écho du *Nada* de saint Jean.

Mais saint Jean de la Croix est beaucoup plus philosophe et métaphysicien que Baker, qui ne s'est jamais aventuré très haut dans l'analyse de l'état mystique. Il n'a fait qu'esquisser ici, d'après ses maîtres, une théorie qui chez lui reste spéculative, car, de son propre aveu, il n'a pas eu l'expérience de la haute contemplation.

31. Je ne crois pas cette remarque très juste. L'impression que laissent les *Confessiones amantis* est plutôt celle d'une âme qui a suivi l'humble chemin de l'amour, et non les sévères ascensions dionysiennes. Les quelques expressions qui rappellent le Pseudo-Denys ou l'auteur du *Cloud* me paraissent le fait d'un disciple qui répète, qui balbutie des mots intimidants, plutôt que la traduction d'une expérience vécue.

templation proprement passive? Il est difficile de le dire. Dame Gertrude est discrète. Elle ne décrit pas ses états. Ses *Confessiones* sont des effusions, mêlées de réflexions, lyriques souvent, qu'elle confiait au papier pour s'en aider elle-même dans ses moments de sécheresse. Ce ne sont pas les *Relations d'oraison* de Marie de l'Incarnation. Document indirect, malgré son titre, et délicat à interpréter. Le texte le plus clair, au point de vue psychologique, est peut-être celui-ci, de Baker :

> Il est très probable que Dame Gertrude arriva assez vite à la contemplation ; à quel moment, je ne puis le dire avec certitude, car son directeur n'était pas curieux sur ce point [32], et elle n'avait, de son côté, aucun doute qui l'obligeât à lui en parler. Pourtant, elle me disait parfois que sa prière était telle qu'elle ne pouvait guère la définir, surtout devant ceux qui n'en avaient pas l'expérience, et c'était là un signe que sa prière était contemplation. La prière contemplative, étant purement spirituelle, n'est pas aisée à expliquer ; tandis que les formes inférieures de la prière, étant dans le domaine du sensible, sont plus faciles à exprimer par le langage des sens [33].

32. Encore un témoignage de la méthode bakérienne de la *discrétion*.

33. Je n'ai point qualité pour classer l'oraison de Dame Gertrude dans telle ou telle variété reconnue et définie par les théologiens. (Il y a d'ailleurs des frontières bien indécises entre ces variétés, comme il est naturel en toute chose vivante.) Je me borne à quelques définitions que j'emprunte au P. de Guibert, et qui éclaireront le cas en question :

« L'oraison *discursive* comporte raisonnements et actes multiples de l'intelligence et de la volonté, même dans l'oraison affective [celle de Gertrude More], où les premiers de ces actes se réduisent et se simplifient, mais où persiste la multiplicité des affections et résolutions. L'oraison *contemplative*, au contraire, est une oraison mentale dans laquelle notre âme est élevée et unie à Dieu par une vue de l'intelligence et une adhésion de la volonté toutes simples, sans raisonnement ni multiplication d'actes distincts.

« Elle est dite *acquise*, si cette simplification des actes intellectuels et affectifs résulte, par le seul jeu des lois psychologiques, des

Qu'on interprète ces lignes comme on voudra. Il me suffit d'en conclure que, cinq ans après sa profession, Dame Gertrude pratiquait une oraison très dépouillée, où son âme s'offrait, toute soumise, à l'action de l'Esprit-Saint.

C'est alors qu'une grande épreuve, la plus crucifiante qui pût atteindre une religieuse, tomba sur elle.

Les instructions, l'influence de Dom Baker avaient porté leurs fruits dans le monastère, nous l'avons vu. L'Abbesse était heureuse, les Supérieurs satisfaits. « L'estime où la Congégration tenait l'enseignement de Dom Baker », dit Dom Weld-Bundell, « est clairement montrée par la conduite de son Supérieur, Father Rudisind Barlow. Étant un jour en visite à Cambrai, il reprocha à une Sœur de refuser de s'adresser à Father Baker et de suivre ses avis. La Sœur se défendit en disant que sa doctrine était trop haute et extraordinaire. A quoi Father Barlow répondit : « Les autres vous enseignent une voie large et battue, mais Father Baker entraîne l'âme à passer par-dessus haies et fossés, à marcher tout droit vers Dieu, et à ne permettre que rien ne l'arrête ou ne soit un obstacle entre elle et Dieu ».

Mince anecdote, sans doute, mais significative. Les tenants de l'ancienne spiritualité s'alarment, l'orage se prépare : nous allons voir se dérouler un des épisodes du procès des mystiques, eût dit Henri Bremond. Mar-

actes précédemment posés par notre intelligence et volonté élevées par la grâce.

« Elle sera au contraire *infuse*, si cette simplification résulte d'une action divine dans l'âme, dépassant ou même contredisant ce qu'auraient produit les causes d'ordre psychologique actuellement en jeu. »

quons-en quelques traits, puisque Gertrude More en fut la victime.

Explicables sans doute, et légitimes, étaient les suspicions que pouvait éveiller l'enseignement de Baker. La méfiance qu'il marque contre les directeurs, la prodigieuse liberté qu'il laisse à l'âme de n'écouter que l'inspiration intérieure, *divine calls, divine admonitions*, enfin je ne sais quel esprit de dédain, de pugnacité même, visible entre les lignes de ses écrits, à l'égard des Supérieurs maladroits, qui veulent tout régler, pour les âmes intérieures comme pour les autres, et contrarient ainsi l'action de l'Esprit-Saint[34] — que penser de tout cela? On sentait chez Dom Baker un homme de Dieu, un homme de prière, mais enclin à suivre des lumières purement personnelles, et à enseigner aux autres un gouvernement de soi-même peut-être dangereux. L'éternel péril du mysticisme. Les premiers bons effets obtenus par cette méthode à Notre-Dame de Consolation avaient rassuré ; les réactions de quelques religieuses, des rapports plus ou moins malveillants, avaient suffi pour alarmer. Au Chapitre, qui se tint à Douai en 1629, un nouveau *Vicar* fut désigné, Father Hull. Il observa, recueillit des témoignages. Il ne lui fallut pas longtemps pour se faire une opinion — entièrement défavorable. Dès lors, il se mit à contre-

34. Est-ce vraiment à craindre ? dira-t-on. Si Dieu veut donner à une âme des grâces de contemplation, est-ce que l'action d'un homme pourra s'y opposer ? Le P. de Guibert l'admet parfaitement. « L'indépendance de l'action divine ne va pas cependant jusqu'à supprimer toute influence de la coopération que rencontrent ces grâces. Dieu peut assurément, étant tout-puissant sur la volonté humaine, briser toutes ces résistances, et ici comme pour toute autre grâce obtenir de n'importe quelle âme tout ce qu'il veut. Mais en fait, même pour ces grâces [mystiques], il ne sera nullement indifférent que l'âme et ses directeurs, en reconnaissant la nature, entrent dans le sens de leur action. *Et c'est pourquoi on peut dire qu'il y a des âmes vraiment appelées à la contemplation et qui n'y arrivent pas, par leur faute ou celle de leur directeur* » (*R.A.M.*, 1924, p. 25).

battre l'influence de Dom Baker. Et non seulement par des avertissements, des conseils, la manière douce : mais par « toute son autorité de confesseur et de *Vicar*, les défenses, les menaces de damnation pour les religieuses qui useraient de cette oraison », enfin la manière forte.

On juge de l'émoi de celles qui s'étaient attachées à l'oraison mystique, et qui en sentaient le bienfait. Dame Gertrude a parlé longuement de cette épreuve dans un écrit intitulé : *Apologie de Dame Gertrude pour elle-même et pour son guide spirituel.* Ce sont des pages à la fois fières et angoissées; plus d'une serre le cœur [35]. La jeune religieuse essaye de réfuter les accusations portées sur Dom Baker dans un « *public instrument* » (un rapport de Father Hull, je pense, dont elle avait eu connaissance) ; et surtout elle fait un examen de conscience, pour se justifier devant elle-même de ne pas abandonner ses voies spirituelles.

Le rapport de Father Hull contenait, semble-t-il, plusieurs griefs. Les écrits, les instructions de Father Baker encourageaient les religieuses à la désobéissance envers leurs supérieurs, Abbesse ou Vicar; ils portaient à négliger le confesseur officiel, à le mépriser; à compter pour rien tous les livres, tous les avis qui n'étaient pas ceux de Dom Baker. Griefs précis, sans doute appuyés de faits. Et puis, derrière, informulé peut-être, le danger de ces voies nouvelles, les illusions, les périls où elles entraînaient des femmes, en un mot le fantôme du mysticisme, qu'on n'évoque jamais sans rallier les esprits prudents ou timorés. Bien que, en France, à cette époque, les contrefaçons ou les déviations du mysticisme n'eussent point encore fait de ravages [36],

35. Ce n'est pas un « Mémoire » pour sa défense. G. More affirme que ces pages sont écrites « pour s'aider et se réconforter elle-même », et que nul ne les connaîtra, sinon ses supérieurs.

36. C'est en Espagne que les *Alumbrados*, les Illuminés de Séville, marquèrent les premières déviations du Quiétisme. L'édit de 1623 eut du retentissement en France. Les « Guérinets » de Picar-

les premiers assauts contre le « pur amour » commençaient déjà, ici ou là. Si l'on en croit Dame Gertrude, la réaction était déjà très vive dans le milieu qu'elle pouvait connaître de près, ou par ouï dire :

> Comment se fait-il, ô mon Dieu, que cette chose toute-puissante, la prière, soit si inconnue? Oui, même de ceux que vous appelez le sel de la terre, elle est méprisée (j'entends l'oraison mentale) au moins pour l'usage de pauvres simples femmes; ils la jugent dangereuse entre toutes choses; cela m'a été affirmé par des Supérieurs de plusieurs Ordres. O misère!

Et dans un autre passage :

> Celles qui entrent dans les voies de l'oraison auront en quelque sorte le monde entier sur leurs oreilles, pour les censurer. Les uns disent que cela leur dérange l'esprit, comme on l'a vu chez maintes d'entre elles. D'autres qu'elles sont en danger d'être trompées par le démon. D'autres disent que ces pauvres âmes prétendent à une telle perfection qu'elles méprisent la prière d'âmes même plus parfaites qu'elles. D'autres objectent qu'elles retirent leurs affections de toutes les créatures, mais pour les mieux porter sur elles-mêmes, et que, tandis qu'elles se cherchent dans les dons et les grâces de Dieu, elles sont plus en péril que les âmes qui vivent dans le péché et la malice...

Admirons, en passant, cette psychologie déliée et précise.

Bref, presque tous les maîtres spirituels de nos jours

die furent condamnés vers 1635. H. Bremond a décrit les « paniques » qui surgirent, dans le monde spirituel, à propos d'incidents malheureux, mais grossis, ou de scandales avérés. L'épisode qui nous occupe paraît être une des premières escarmouches de la querelle des Jésuites et de leurs alliés contre la spiritualité de François de Sales, de Bérulle et des écoles mystiques des Capucins ou des Chartreux.

s'élèvent contre l'oraison, comme contre la pratique la plus dangereuse et la plus sans profit qui soit au monde; ... comment s'étonner dès lors que la vraie spiritualité soit si rare et si inconnue ?[37]

Et Dame Gertrude ajoute, avec une finesse derrière laquelle on aperçoit des visages :

Pour ma part, je crains beaucoup plus ceux qui trouvent l'oraison sans profit, car leur opposition semble montrer qu'ils ont quelque expérience de la vie spirituelle, *et alors leurs paroles font plus d'impression*. L'objection des autres ne montre que leur ignorance.

Voilà donc Father Hull engagé dans une enquête où il n'apporte pas de préventions peut-être, mais un esprit de froideur et de « méfiance ». Il est clair que les moindres racontars le mettront en éveil, et qu'il écoutera certaines cloches plus volontiers que d'autres. Dom

37. Gertrude More fait allusion, fort probablement, aux Jésuites, dont l'Ordre, depuis des années, était agité de vives controverses spirituelles. Les Bénédictins paraissent avoir été en dehors du grand débat de la mystique, parce qu'ils n'étaient guère engagés eux-mêmes dans les voies contemplatives. Dom Baker, qui pouvait en savoir quelque chose, le dit en termes voilés mais assez clairs : « D'où vient donc, je vous prie, que tant d'âmes, surtout parmi les femmes, qui ont bonne volonté, grande aptitude naturelle et grande facilité par leur clôture pour s'exercer à la contemplation, n'y tendent point en fait ? [C'est que] de la vraie contemplation, qui devrait être le but de leur vie, elles entendent à peine parler... La contemplation propre à leur état est la contemplation mystique active, qui est une préparation à la contemplation passive. Or elles n'en connaissent pour ainsi dire rien... Elles ne sont ni éclairées, ni soutenues, par ceux qui devraient être leurs maîtres et leurs guides... Je ne parlerai pas de faute — car cela ne m'appartient ni ne me convient —, je parlerai de ce qui fait défaut. Ce qui fait défaut, c'est que ceux qui devraient être les maîtres et les directeurs [des religieuses] ne sont pas eux-mêmes (je ne veux pas généraliser) dans l'exercice de la contemplation, ne sont pas versés dans son usage, ne l'ont peut-être jamais été... Comment enseigneraient-ils une voie où ils ne sont pas entrés, où ils n'ont jamais peiné eux-mêmes ? »

Baker parle de lui avec le plus grand tact, et en termes parfaits :

> On ne pouvait trouver dommageable pour notre Congrégation qu'une telle enquête fût instituée sur la manière de prier de certains de ses membres, si peu agréable qu'elle pût être pour ceux qu'elle visait. Pas davantage ne peuvent être blâmés ceux qui firent engager l'enquête, ni ceux qui la conduisirent dans un esprit d'humilité et de charité, sous l'autorité de la Congrégation. Je puis même aller plus loin et dire que la Congrégation en reçut un grand honneur, parce que l'examen montra que la vraie spiritualité, grâce à l'opération divine, fleurissait en elle, et que celle-ci reçut le sceau et l'approbation de l'Ordre. Car que valent les richesses ou autres biens dans la Congrégation, sinon pour aider à promouvoir la vie spirituelle ? Ou que vaut une Congrégation où le Chœur est bien suivi, l'Office chanté, la discipline régulière observée, si tout cela est sans vraie spiritualité ? Elle ne sera plus qu'un corps mort, un corps sans âme. Mais si l'on voit en elle une vraie, réelle spiritualité, oh ! alors, combien elle sera noble et vraiment vivante !... Mais je n'ai pas à défendre la Congrégation, qui n'a aucun besoin d'être défendue...

Bien qu'il fût expressément sur la sellette, Dom Baker avait un rôle relativement facile : s'effacer, laisser agir l'enquêteur. Combien plus dure était l'épreuve des religieuses suspectées! Devant les conclusions formelles de Father Hull, ses interdictions et ses menaces, les voici prises entre le devoir d'obéissance et la fidélité à leur prière. Le drame de conscience le plus cruel. Toute leur vie spirituelle renversée, leur destinée éternelle même, pensent-elles, mise en péril. Rien n'est plus sûr que l'obéissance, dit-on; mais si Dieu, dans l'intime de leur âme, leur dit qu'obéir aux hommes, c'est lui désobéir à Lui? Un assez grand nombre de saints ont connu ce débat, sans doute. Il n'empêche que c'est une croix bien sombre, celle où Gertrude More dut s'étendre, au soir de sa vie.

Son attitude fut très belle. Fermeté, humilité dans la résistance. Une certaine fierté naturelle aussi : qui aurait le courage de l'en blâmer? Et surtout, une telle différence avec l'attitude qu'elle aurait eue immanquablement quelques années plus tôt, qu'on touche du doigt son progrès spirituel et le détachement où la prière a conduit son âme.

Voyons-la d'abord de l'extérieur, d'après le témoignage d'une compagne :

> Le grand zèle que Dame Gertrude avait pour le bien commun de la maison, ses efforts pour y établir la paix, et les souffrances qu'elle supporta pour cette paix, sont tels que je ne pourrais les dire[38]... Pendant tout le temps que durèrent ces difficultés, je n'ai jamais pu remarquer, par ses paroles ou sa conduite, qu'elles l'aient ébranlée au point d'empêcher son âme d'être en repos et de tendre à Dieu paisiblement. Au contraire, ces difficultés firent beaucoup, oui beaucoup, pour son progrès dans les voies de l'amour, de la résignation, de la confiance en Dieu... Elle disait que c'était un *exercice* proposé par Dieu lui-même, qui seul sait ce qui est le mieux pour une âme... Comme il serait ingrat de notre part, disait-elle encore, de ne pas penser que ces afflictions viennent de son amour éternel, et que sa Providence les envoie pour éprouver notre fidélité envers Lui. Dans la mesure où certaines personnes peuvent en être la cause, ou y contribuer, elles doivent être estimées comme des instruments de Dieu tout-puissant, et nous devons en conséquence les respecter et les aimer non pas moins, mais davantage.

38. C'est peut-être le moment de rappeler que Dame Gertrude avait, dans le monastère, influence et autorité, au point qu'elle faillit être nommée Abbesse, après six ans seulement de profession. Son nom fut proposé, avec celui de Dame Gascoigne, au Chapitre général de 1629. Aucune des deux n'avait l'âge canonique. Une dispense fut demandée au Saint-Siège. Le document fait un grand éloge de Dame Gertrude, et semblait demander la préférence pour elle. Ce fut néanmoins, je ne sais pourquoi, Dame Gascoigne qui fut finalement élue.

Voilà ce qu'elle montrait aux autres; mais comment portait-elle intérieurement cette croix? Sa conscience scrupuleuse, sa loyauté délicate, son vœu d'obéissance, ne pouvaient que la torturer. Il ne semble pas pourtant qu'elle ait beaucoup hésité dans sa résistance. Elle craignit surtout d'offenser Dieu, de le trahir, si elle se laissait arracher à la voie de prière qui, de toute évidence, par tous les effets qu'elle produisait dans son âme, était celle que Dieu voulait pour elle. Il est des certitudes intimes contre lesquelles rien ne saurait prévaloir. L'orgueil ni le sens propre n'en font point partie.

Pouvait-elle risquer de voir Dieu lui retirer sa lumière et sa grâce, et la laisser retourner à sa nature? Elle était sûre de retomber à ce misérable état où elle s'était débattue pendant deux années :

> Vraiment, je puis affirmer ceci par ma propre expérience : avant d'être dans cette voie de prière, la moindre contradiction, le plus léger reproche, m'étaient plus insupportables et me troublaient la conscience plus que toutes les difficultés et disgrâces que j'ai connues depuis. Aujourd'hui, il me semble que je pourrais être méprisée du monde entier : en volant vers mon Dieu, Il me soulage de tous mes fardeaux. Et comme j'ai désiré n'avoir plus d'ami ni de soutien que Lui, de même il Lui plaît de ne m'abandonner dans aucun des doutes, des craintes, des disgrâces ou autres souffrances auxquelles notre vie est sujette. Il exige seulement que dans toutes les contradictions qu'Il m'envoie, je m'humilie et me confie à sa Providence.

Et, plus loin, ce mot qui témoigne magnifiquement de sa paix intérieure :

> Quoique, dans cette voie, nous marchions sur toutes les épines des tentations, des peines, des afflictions qui éprouvent ceux qui veulent être ses amis, pourtant, grâce au regard que l'âme tient fixé sur Lui, grâce à l'amour

que tout cela accroît en elle, il lui semble marcher dans un chemin de roses.

Cette assurance intérieure, toute fondée en Dieu, la retenait de chercher à se justifier devant les hommes :

Rien n'est plus malséant pour une âme contemplative que de discuter, de se plaindre, se justifier, tout son recours venant principalement du silence, de la patience, de l'humilité et de la résignation. Je n'excepte que les cas où la justice demande qu'on expose simplement la vérité aux Supérieurs, lorsque le bien de notre âme, ou celui d'autres âmes de la maison, l'exige.

N'en doutons pas, telle fut son attitude pendant l'orage. En revanche, elle crut devoir soutenir les autres, et leur communiquer sa propre sérénité. Nous avons là-dessus le témoignage formel de sa compagne :

On ne saurait croire quel soutien et quel réconfort elle fut pour nous toutes en ces temps de nos difficultés; car son exemple et ses paroles étaient si émouvants et si efficaces, et venaient d'un cœur si enflammé de l'amour divin et si zélé pour l'honneur du Tout-Puissant, qu'elle parvenait à relever l'âme la plus abattue et à lui redonner confiance et courage. Elle avait la plus grande compassion des âmes quand elle les voyait au péril d'être entraînées dans la crainte ou l'abattement d'esprit. « Car », disait-elle, « quand Dieu a tant fait pour une âme que de lui montrer clairement la voie où Il veut la mener, quelle ingratitude ce serait pour elle de négliger ce qu'Il demande ou ce qu'Il exige... Ce n'est pas une prétendue obéissance ni l'approbation ou la garantie d'aucun homme qui nous servira d'excuse devant Dieu... La sécurité que Dieu donne à une âme est bien différente de celle que peuvent donner les hommes; elle opère et produit dans l'âme des effets bien plus sûrs... Il y en a qui voudraient faire d'une vie d'oraison spirituelle une entreprise si pleine de dangers, si difficile et presque impossible à soutenir sans tant et tant de conditions et d'embarras, que cela détournerait n'importe qui de seu-

lement la tenter; au lieu que, en réalité, une vraie vie d'oraison est chose simple, aisée et parfaitement sûre pour l'âme qui y est disposée par la nature et la grâce... » Elle disait ces choses et beaucoup d'autres... d'une manière à la fois si convaincue et si émouvante qu'on pouvait bien juger qu'elle en parlait d'après son expérience, et en même temps d'après des lumières divines qui lui venaient surnaturellement dans la prière. Elle avait reçu un don spécial de Dieu pour diriger et animer les âmes vers Lui, pour enflammer leurs volontés à chercher son amour : c'est ce qu'affirment plusieurs de nos Sœurs — celles qui étaient sous sa charge et son gouvernement, et d'autres aussi, qui reconnaissent tout ce qu'elles lui doivent de réconfort...

Ainsi elle passait par toutes ces épreuves avec une merveilleuse patience, gaîté et alacrité d'esprit, en sorte qu'il était admirable de voir sa conduite, sa fermeté et tranquillité d'âme en cette saison d'orages, lesquelles ont laissé une grande impression dans l'esprit de celles qui savaient ce qui en était... Et souvent elle nous disait : « Si on ne peut nous enlever Dieu, quel mal peut-on nous faire ? »

Le beau témoignage! Où est la Gertrude More d'autrefois, la « factieuse » qui menait des cabales contre ceux qui ne lui plaisaient point dans la maison? C'est toujours une âme fière, mais qui, cette fois, défend non pas ses idées, mais les droits de Dieu sur les âmes.

Elle veut défendre aussi celui qui, plus qu'elle-même, est l'accusé dans toute cette affaire : Dom Baker. Sentiment filial, dette de reconnaissance; mais surtout sentiment de l'injustice des griefs qu'on élève, et du danger qu'il y aurait à y faire droit. Écoutons son plaidoyer.

Dom Baker prétendrait que l'obéissance aux Supérieurs est en quelque sorte conditionnelle : si le sujet croit avoir une « inspiration divine » qui lui commande, sur un point ou l'autre, de résister, de contredire, il peut désobéir? La réponse était peut-être malai-

sée, délicate au moins. Dame Gertrude commence par poser l'axiome contraire :

> Il m'a enseigné la vraie soumission et sujétion de moi-même à Dieu, et à quiconque Dieu a mis au-dessus de moi en cette vie...

Puis elle est obligée de faire quelques concessions à l'accusation :

> Que ceci puisse être inféré de ses écrits, je ne le nierai point, puisqu'un esprit plus médiocre que celui qui affirme une telle chose pourrait tirer d'étranges conséquences de n'importe quel livre de la maison, s'il ne le lit qu'avec l'intention de le reprendre. Mais si ces personnes [qui accusent Dom Baker] veulent bien comparer ensemble plusieurs passages [39], et, d'autre part, examiner ce que nous croyons et pratiquons... elles arriveront, pratiquement, à une conclusion toute contraire... Et en vérité, je puis affirmer en toute conscience que je n'ai jamais trouvé, ni dans ses livres ni dans aucune de ses instructions, quoi que ce soit qui pût me fournir un prétexte pour négliger, omettre, remettre à plus tard ou faire mal ce que mes Supérieurs commandaient ou réglaient. Je serais prête à jurer ceci sous tous les serments du monde. Aucun de ses livres n'a jamais tendu à autre chose qu'à nous faire vivre en toute soumission à Dieu

39. La remarque — ou l'aveu — est parfaitement juste. La plume de Baker est rapide, diffuse, souvent négligente; il faut s'y reprendre à plusieurs fois, et rapprocher les pages où il revient sur les mêmes sujets, pour se faire une vue claire, sûre, de sa pensée et de sa doctrine. Pris fragmentairement, il est souvent pendable. Une page vous fait sursauter. Dix pages plus loin, on est rassuré. — Dans l'ensemble, il faut bien dire que son enseignement pouvait aisément paraître suspect. Il faut l'avoir bien pénétré, pour reconnaître une pure et profonde doctrine, qui prend souvent un visage de facilité, de fantaisie ou de libre examen. Elle est fondée sur la « lumière intérieure » et la liberté des enfants de Dieu : nulle enseigne n'est plus dangereuse, si elle ne recouvre pas un parfait dépouillement, une totale abnégation de soi.

et à nos supérieurs. S'il nous avait enseigné le contraire, on en aurait bien vu les effets en nous depuis longtemps, vu la manière dont on nous a traitées (quoiqu'on eût le droit de le faire); oui, un tel traitement que nulles instructions humaines n'auraient pu nous rendre capables de le supporter avec patience. Seule la grâce de Dieu et l'oraison intérieure d'amour, le pouvaient faire.

Sans doute, sans doute... Mais n'ont-elles pas « biaisé » avec l'obéissance, à tout le moins? Dame Gertrude le reconnaît :

> Quant à ce que Father Baker nous a permis, de tricher un peu pour nous garder le temps et la possibilité de prier [à notre façon], c'était seulement pour le cas où nos Supérieurs trouveraient l'oraison inutile et sans profit. C'est la seule chose que je l'aie entendu affirmer, le seul cas où il permettait à une âme de biaiser un peu avec l'obéissance. Et ceci, en soi, n'a jamais été considéré par personne comme un péché, tout au plus une imperfection, ce que Father Baker admettait aussi. Mais sa raison pour fermer les yeux sur cette imperfection, c'est qu'il voulait que les âmes aptes à l'oraison tinssent celle-ci en haute estime, la pratiquant journellement et avec soin... Il n'avait aucun autre moyen de persuader les âmes de la nécessité et de la noblesse de l'oraison.

Au reste, ce n'est qu'aux débutants dans la vie d'oraison que Father Baker recommande ces petites entorses à l'obéissance. Une âme bien établie dans la prière peut faire oraison partout : elle n'a donc plus besoin de réserver, avant tout, ses heures d'exercices.

Mais, dira-t-on, même pour les commençants, l'obéissance n'est-elle pas meilleure encore que l'oraison? Voilà ce que vous ne ferez jamais admettre à Dame Gertrude. L'oraison est la clef de voûte de la vie spirituelle; le fondement, au reste, de toutes les vertus, qui sans elle gardent toujours quelque chose d'humain, de naturel et d'imparfait. Chez les religieuses surtout. Sans

cette lumière où l'âme se voit elle-même en présence de Dieu, pas de vraie humilité, pas de vraie obéissance.

Alors, délaissant la défense de Dom Baker, Dame Gertrude esquisse une défense de la « vraie obéissance », qui est un beau plaidoyer, significatif de sa nature et de son esprit.

Il y a d'abord une obéissance purement humaine :

> Je sais, et je sais par expérience, qu'il est possible de s'acquitter de nos obédiences de telle sorte que la Supérieure nous tiendra en bonne estime, ne relèvera guère de défauts dans notre conduite ; et pourtant l'âme est aussi éloignée de connaître la vraie obéissance qu'elle l'était lorsqu'elle entra en religion, ne l'ayant pratiquée que d'une manière naturelle. On ne peut attendre de là que des effets naturels — c'est-à-dire souvent la désobéissance et l'orgueil... Peut-être est-ce ma faute à moi, car d'autres m'ont dit s'en être bien trouvées, et j'en suis fort contente... Seulement, ces conseils ne doivent pas être bons pour moi, car plus je les entends répéter, plus ils me semblent confus et incohérents [40]. ... Plus on parle de l'obéissance, plus on semble la rendre impossible ! Et vraiment je n'ai jamais pu leur trouver d'autre sens que celui-ci : que c'est une chose très servile, assez pareille à celle que pratiquent des servantes dans le monde pour cinquante shillings par an [41]...

Point d'obéissance servile ; point — et encore moins — d'obéissance qui n'est qu'une *policy*, un instrument de gouvernement :

> Certains spirituels veulent être si absolus qu'ils ne

40. Dame Gertrude doit faire allusion aux instructions de Father Hull, qui avait essayé, nous dit-elle ailleurs, de « compiler » les méthodes des Jésuites avec celles de Dom Baker. Tout en n'aimant point les premières, elle les trouvait plus intelligibles, plus claires, que l'espèce de compromis ascético-mystique de Father Hull.

41. Voilà bien un mot de caractère ! Dame Gertrude est une « grande dame ».

laissent plus à l'âme aucun moyen de se tenir proche de Dieu et confiante en Lui. Si ceux qu'ils gouvernent sont de simples et pauvres femmes, elles vivent des vies misérables et abaissées : c'est ainsi seulement que ces directeurs peuvent maintenir leur autorité absolue. Ils disent d'ordinaire qu'il n'y a pas d'autre moyen de rendre l'âme humble, de l'amener à un esprit de crainte tel qu'elle n'ose parler, penser ou agir sans leur approbation... Alors cette âme est heureuse à leurs yeux, et ils déclarent aux autres qu'elle est heureuse, et qu'elles doivent suivre son exemple. La perplexité où se trouve la pauvre âme, ils l'appellent un remède (*a pill*) profitable pour guérir son infirmité... une souffrance pour la justice. Et le confesseur lui garantit qu'il répond de tout dommage, toute inquiétude, toute confusion qui peut lui venir d'agir ainsi par obéissance envers lui, et ainsi il a rendu à Dieu et à sa Congrégation grand et loyal service... O misère ! que tout ceci s'autorise du nom de la sainte obéissance, la plus noble des vertus ! Qui ne voit que c'est tourner l'obéissance religieuse en une politique abominable ? [42]

Non, la vraie obéissance ne peut être qu'intérieure :

C'est en considérant Dieu en toutes choses, en faisant tout par soumission pour Lui, que l'âme devient si humble qu'elle vit aussi soumise en quelque sorte à tous ceux qui l'entourent qu'on peut l'être à n'importe quel

42. Il n'est guère douteux que Dame Gertrude pense ici encore aux Jésuites, et exprime l'opinion qu'elle se faisait de leurs méthodes de gouverner les âmes. Toutes excuses invoquées pour sa jeunesse et son ignorance, qui donc avait pu lui inspirer de tels jugements, une telle indignation ? Il est difficile de le dire. Ce n'est certainement pas Dom Baker. Dom Weld-Blundell, dans son édition de l'*Apology*, nous dit : « Nous savons que les Pères Jésuites dirigèrent pendant quelque temps le couvent des Bénédictines de Bruxelles avec un succès douteux — au dire d'une partie de la communauté — et que trois religieuses de ce monastère étaient venues fonder celui de Cambrai. *Cela peut expliquer bien des choses.* L'orage soulevé contre Alvarez a pu aussi faire une grande impression sur l'esprit de Dame Gertrude. Connaissait-elle davantage la Société de Jésus ? Il est impossible de le dire aujourd'hui. »

Supérieur... Elle ne se trouble pas, elle ne discute pas pour savoir comment elle obéira en ceci ou cela; elle obéit simplement en tout, selon que sa fragilité le lui permet... [Il faut donc] regarder Dieu intérieurement dans sa justice, autant que l'ordre extérieur qui nous est donné, et... obéir avec une pure considération de Dieu et de sa volonté. Car, bien que le dictamen intérieur ne contredise jamais l'autre (s'il le faisait, il faudrait le tenir pour très suspect), et que le plus souvent, pour une religieuse, Dieu commande à l'âme par l'obéissance extérieure, cependant c'est la volonté de Dieu qu'il faut considérer dans ces choses comme dans les autres... Cela rend l'âme indifférente à celui qui la commande : que ce soit un ange ou un ver de terre, s'il plaisait à Dieu de lui signifier sa volonté par un ver de terre... Elle regarde Dieu seul en tout ce qu'elle fait ou ne fait pas...

Alors, conclut Dame Gertrude, tout tournera à notre bien, et Dieu nous apprendra infailliblement la vraie obéissance, laquelle est une vertu qui fait notre vie pareille en quelque sorte à celle des saints dans le ciel. Car les saints, ne regardant que Dieu en toutes choses, sont vraiment soumis à Lui. Ils ne s'affligent pas de voir d'autres âmes plus élevées qu'eux-mêmes; ils voient que toutes choses sont justes comme elles sont; ils louent Dieu de tous les péchés qu'ils voient se commettre dans le monde, et ils s'y résignent, quoiqu'ils aient le péché en horreur; et ils s'étonnent qu'un Dieu si bon soit oublié des hommes, si peu recherché d'eux, si peu désiré par leur amour. Ils voient cela, et pourtant ils demeurent dans la paix. Et nous aussi, nous demeurerons en paix (quoique d'une manière bien inférieure), si nous pratiquons l'obéissance comme nous devons, si nous obéissons à Dieu comme l'ombre suit le corps. C'est pour cette fin que nous nous sommes faites religieuses...

Telle est la très noble idée que Dame Gertrude se fait de l'obéissance. Faut-il dire toute ma pensée? Je ne jurerais pas qu'il n'y entre un grain de fierté humaine. Il est plus beau, plus exaltant, d'obéir à Dieu qu'aux hommes! « Recevoir toutes choses des hommes, de

seconde main ! » s'écrie avec mépris notre jeune religieuse. Voilà un mot qui la peint. Dans les plus humbles choses, il lui faut, pour agir, un motif très haut, ce qu'il y a de meilleur. Aristocratie morale, signe de race. Faisons donc la part de l'humain, dans son intransigeante résistance; mais faisons-la petite, et bien recouverte d'une humilité acquise, mais profonde[43]. Et n'oublions pas que ce *non possumus* intérieur la conduisit à une soumission extérieure pleine et réelle :

> Mieux vaut obéir d'une manière même imparfaite, que de disputer, de résister à des Supérieurs. Nous lisons toujours que les grandes âmes persécutées n'ont cherché d'autre remède que la patience... Tâchons donc d'y gagner que Dieu veuille bien, par l'opposition et les contradictions que nous rencontrons de la part de notre Ordre, nous aider à nous humilier, et à nous conduire avec un parfait respect et obéissance à leur égard.

Ainsi fit-elle, et sans doute contribua-t-elle à dissiper heureusement cet orage. Au Chapitre de 1633, Father Hull ayant exposé ses craintes sur l'enseignement de Dom Baker, le Chapitre demanda à l'un comme à l'autre d'exposer leurs vues sur la direction des âmes contemplatives. Le mémoire de Dom Baker fut examiné et unanimement approuvé. Une sorte de directoire fut composé, qui reprenait l'enseignement de Dom Baker; il fut signé d'accord par les deux Pères. Ensuite de quoi le Supérieur écrivit à l'Abbesse de Cambrai (disciple fervente de Dom Baker) : « Vous verrez que nous

43. Sous la plume de la religieuse que nous avons déjà citée, il faut avouer que cet épisode prend par moments une couleur qui fait penser aux vierges guerrières de Port-Royal, s'excitant à la lutte contre le Formulaire. Plume un peu fruste et naïve, qui accentue les consignes et corse les choses sans le savoir. Rien de cet esprit processif chez Dame Gertrude. Elle ne défend pas ses droits, elle revendique ceux de Dieu sur les âmes. Avec l'ardeur de la jeunesse peut-être, mais une très noble et pure ardeur.

n'avons rien changé à la substance de la doctrine de Father Baker sur l'oraison mentale et les voies spirituelles, car nous la jugions tous bonne et solide. » On s'efforça d'apaiser les religieuses, en leur disant que l'opposition, l'hostilité du *Vicar* étaient fondées sur des malentendus, des erreurs d'interprétation. Father Hull se rallia à l'avis du Chapitre, et, avant de mourir, fit en quelque sorte amende honorable sur la tempête qu'il avait soulevée.

Or, au moment même où se tenait le Chapitre, Dame Gertrude s'alitait pour ne plus se relever. Elle eut la joie de voir arriver, dans sa chambre de mourante, la colombe au rameau d'olivier, qui annonçait la fin de l'orage. La lettre du Père Supérieur parvint au monastère juste à temps pour lui être communiquée[44].

PAUL RENAUDIN.

44. On verra le détail de ces faits dans la préface de Dom Weld-Blundell à la *Vie de Gertrude More* par Baker.

Un patron de la Pologne catholique : SAINT ANDRÉ BOBOLA [1]

Le jésuite au sujet duquel la Sacrée Congrégation des Rites témoigne au procès de béatification — « jamais sans doute aussi cruel martyre ne fut soumis à l'examen de cette Sacrée Congrégation [2] » — clôt en 1657 la série de nombreux martyrs (une quarantaine pour la seule Compagnie de Jésus) dont le saint évêque Josaphat Kuncevitz [3] ouvrait la liste à Vitepsk en 1623. Ce fut leur gloire de sauver la foi de la Pologne en ces temps agités. Ils font partie intégrante de l'histoire du pays; et réciproquement leur vie et leur œuvre ne saurait s'apprécier que replacée dans cette même histoire.

C'est à l'époque de nos propres guerres de religion qu'il faut nous reporter pour comprendre un peu la Pologne de la première moitié du XVII[e] siècle. Même agitation religieuse, même fermentation politique. A la poussée protestante de l'est et du nord s'ajoutent les assauts renouvelés du schisme sur les terres de Lithuanie et de Russie blanche. Les oppositions de rites se mêlent aux questions de foi et donnent aux *Uniates*, demeurés Ruthènes dans leur retour à l'Église mère, apparence de

1. A l'occasion de la canonisation, une *Vie de saint André Bobola*, par le P. Hugues Beylard, S. J., vient de paraître en double édition, chez Spes et à l'Apostolat de la Prière. Auparavant, nous n'avions guère en français que deux courtes biographies, signées du reste de deux noms qui en garantissent la valeur, l'une du P. Olivaint, futur martyr de la Commune, l'autre du P. de Buck, bollandiste.

2. *Tam crudele vix ac ne vix quidem in hac S. C. propositum fuit simile martyrium.*

3. Fête le 14 novembre au calendrier romain.

transfuges : il faut toute la persévérance de leurs missionnaires pour les maintenir contre les persécutions de ceux dont ils ont rejeté l'erreur et souvent contre les méfiances et les injustices des latins.

Malgré trop de causes de décadence, c'est pourtant, à part les toutes dernières années (1648-1657), une période brillante que celle où vécut notre saint. Varsovie rivalise avec Versailles et Paris; les arts, les lettres latines surtout jettent sur la Pologne un dernier, non des moins vifs, rayon de Renaissance. Sous le raffinement de civilisation subsiste néanmoins un fond de violence et de brutalité.

Providentiellement sans doute, la religion trouve à se rajeunir dans la persécution. En même temps qu'elle résiste aux assauts hérétiques, elle s'y fortifie contre l'affadissement. Elle a pour cela dans les vieilles traditions du pays de solides appuis : la dévotion des Polonais à Notre-Dame, les souvenirs de saint Casimir et de sainte Hedwige, les très nombreux couvents de l'Ordre dominicain, qui dès ses premières années avait, avec saint Hyacinthe, trouvé en Pologne une seconde patrie; enfin les collèges des jésuites et leurs missions.

Le Compagnie de Jésus n'avait guère tardé à venir au secours du catholicisme en Pologne. En 1565, bien peu après la mort du fondateur, elle y ouvre à Braunsberg, en pays allemand, son premier collège, qui devient vite une pépinière de vocations. L'année suivante, Pultusk, en terre polonaise, enfin Vilna en 1570 sont dotés à leur tour. Déjà saint Canisius, Maggio, Possevin avaient rempli auprès des souverains d'importantes missions pontificales. Mais c'est peut-être à Vienne surtout, en la personne de Stanislas, fils du sénateur Kostka, que se conclut vraiment l'alliance entre la Pologne et la Compagnie. C'est de Vienne que l'héroïque enfant de seize ans partit à pied pour Rome à l'appel de Marie, tout juste, semble-t-il, parce que la Vierge voulait faire à la Compagnie naissante ce précieux cadeau et le montrer pour un an au Noviciat de Saint-André avant de le reprendre

au ciel au jour de son Assomption. Ce fut dès lors entre la Pologne et la Compagnie de Jésus un lien indissoluble. En attendant la béatification sollicitée par tous, les nobles Polonais commencèrent à doter la Compagnie de collèges et à lui donner leurs fils.

André Bobola est l'un d'entre eux.

Sa famille, originaire de Bohême et établie au XIII[e] siècle dans le Palatinat de Sandomir, est alors une des rares maisons demeurées parfaitement fidèles au catholicisme, dont elle est un des plus fermes soutiens. Le père d'André a fondé deux collèges, et un de ses cousins se donne également à la Compagnie.

Peu de choses nous sont connues de la carrière d'André. Les troubles de la Pologne, l'incendie du collège de Pinsk en 1675 expliquent assez cette pénurie de documents. Peut-être aussi André ne fut-il qu'un bon ouvrier pas spécialement remarqué parmi ses frères, exerçant tour à tour les différents ministères propres à l'institut : prédication, enseignement, direction de congrégations, missions surtout. Il semble passer de l'un à l'autre suivant les besoins et l'appel des supérieurs sans que nous puissions deviner toujours les raisons de ces déplacements.

Quelques dates seulement, quelques traits retenus par les contemporains donnent l'impression d'un apôtre spécialement zélé auprès des humbles, prédicateur plus que professeur, très dévot à Notre-Dame et industrieux à propager son culte. Les fruits durent être abondants, car « l'apôtre de Pinsk » est particulièrement désigné à la vengeance des schismatiques.

André entre au noviciat de Vilna en juillet 1611; ordonné prêtre le 12 mars 1622, jour même de la canonisation de saint Ignace et de saint François Xavier, il fait, aussitôt après sa troisième année de probation, mais ne prononce ses derniers vœux que le 2 juillet 1630. Ce retard est-il imposé à raison des saillies d'un caractère encore insuffisamment dominé? Oui, partiellement. Mais il faut ajouter qu'il s'agissait pour saint André

d'être admis à la profession solennelle, dont l'écartait normalement son échec aux examens de théologie. Dix-sept années de vie religieuse sont l'ancienneté normale pour la profession dans la Compagnie : un retard de deux ans n'a rien d'inouï. C'est le 16 mai 1657 qu'il subit le martyre. Il a alors soixante-six ans; on nous le décrit petit de taille, corpulent, de teint coloré, chauve, la barbe en pointe entièrement blanche.

Parmi les maisons où s'exerça son zèle, on nomme : la petite résidence de Bobruisk sur la Bérézina, dont il fut probablement le premier Supérieur et où il dut organiser le ministère auprès des Uniates, les petits collèges de Plock et de Lomza dans la région de Varsovie, Vilna où s'étaient écoulées les années de sa formation religieuse et où il revint comme prédicateur et directeur de congrégations mariales, Pinsk surtout, dans la région marécageuse de Polésie (Lithuanie méridionale), d'où durant toutes ses dernières années il rayonna pour l'œuvre des missions.

Il était, nous dit-on — et l'éloge n'est pas mince —, excellent catéchiste. Du martyr saint Josaphat, il avait hérité le surnom de *duszochwat*, ravisseur d'âmes, inscrit au bas d'une peinture grossière où le saint évêque était représenté, la fourche en main, tirant les âmes de l'enfer. Tous ne cédaient pas pourtant aux appâts du ravisseur. Formés par leurs parents fanatiques, les enfants des villages de Polésie l'accueillaient parfois de leurs huées, le couvrant de boue et d'ordures. On dit encore que sa science du grec lui servait auprès des égarés du schisme.

Mais ce n'était que préparation : Dieu avait choisi ce descendant de la noblesse, devenu missionnaire de campagne, pour en faire un patron de la Pologne, et l'histoire en est singulièrement attachante.

C'est en plein travail apostolique qu'est surpris l'ouvrier.

Les Cosaques, aux mains desquels il tombe, sont une

tribu guerrière à la façon des Kurdes ou des Druzes, toujours prête à l'aventure, au coup de main.

En 1648, une injustice commise contre l'un d'eux a été l'étincelle. Bodgan Chmielnicki, ancien notaire de la nation, la soulève tout entière et durant neuf années, malgré de courtes accalmies, la lutte ne cesse guère, tournant le plus souvent en guerre de religion et en massacre des catholiques.

Le matin du 16 mai 1657, le P. André vient de célébrer la messe dans une bourgade voisine de Ianov, sur le territoire de Pinsk, quand l'alerte est donnée. On persuade avec peine au Père de se laisser emmener; mais bientôt il est rejoint par quatre Cosaques, qui l'arrêtent et le tirent violemment hors de la voiture, tandis que le cocher s'enfuit.

Ce sont d'abord de vaines tentatives pour le faire apostasier. « Je suis prêtre catholique et je veux mourir dans cette foi. Vous, plutôt, convertissez-vous. Vous commenceriez alors à connaître Dieu et sauveriez vos âmes. »

Les Cosaques alors dépouillent le Père de ses vêtements et l'attachent au tronc d'un chêne. A la bastonnade succède une sorte de couronnement d'épines. Les buissons épineux manquent : des branches tressées en couronne feront au moins étau; les bourreaux sauront mesurer le degré de torsion qu'un crâne humain peut supporter sans fracture.

Puis on détache le patient; on le lie ignominieusement à la selle de deux cavaliers; et, en avant vers Ianov, pour faire part aux camarades de la bonne prise. Ceux-ci, déjà en chasse à travers la ville, lâchent tout pour la meilleure proie qu'on leur amène; et dans cette arrivée inopinée du jésuite, le curé grec de la ville, Zaleski, déjà lié à un arbre, trouve son salut.

Les interrogatoires recommencent. Une réponse du Père irrite la troupe : un Cosaque brandit son sabre; le coup est paré, mais les phalanges de la main droite sont brisées; puis un second coup fait au Père une forte entaille au talon.

Le regard serein du patient invoque le ciel : il gêne aussi les bourreaux. La pointe du sabre éteint cette lumière et fait gicler l'œil hors de l'orbitre.

Ce n'est qu'un début.

Un petit édicule s'ouvre sur la place : la boucherie de Ianov. C'est là qu'il convient de traiter le prêtre catholique. Une belle pièce en vérité, un porc de choix qu'il faut flamber, puis écorcher. Telle est l'infernale pensée. Le saint est suspendu par les pieds : deux torches ardentes lui sont appliquées aux côtes et à la poitrine; puis, étendu sur l'étal, on lui arrache la peau de l'occiput; d'autres larges entailles labourent la région des épaules et du dos. De la paille d'orge, en guise de sel, saupoudre les blessures.

On a cherché — postérieurement, semble-t-il[4] — une autre intention à ces supplices : celle d'une chasuble sanglante à dessiner sur le corps du prêtre catholique. Quoi qu'il en soit : gibet sanglant ou scène de boucherie, n'est-ce pas toujours la configuration à Celui qui a accepté par son silence d'être l'agneau conduit à l'abattoir ?[5].

Les lèvres, le nez sont coupés comme menus morceaux; des éclats de bois lardent les chairs sous les ongles.

« Jésus, Marie, assistez-moi. Jésus, Marie, éclairez-les! », répète le martyr. Il faut arracher cette langue qui ne cesse de bénir et de prier. Un dernier supplice, horrible : la gorge est percée et, violemment, la langue arrachée par la base.

Repus, les bourreaux ne daignent pas achever leur victime et l'abandonnent sur le sol. « Je l'ai vu, dit un des témoins du procès, le sang lui ruisselait de partout comme d'un bœuf qu'on vient d'abattre. »

4. Voir la discussion chez le P. de Buck.

5. *Velut agnus ad occisionem ductus est et non aperuit os suum* (Is., LIII, 7; Act., VIII, 32).

Alors le chef des Cosaques, Assavoula, s'approche et, d'un coup de sabre, l'achève.

Les bourreaux ont fait leur œuvre. Désormais de ce corps mutilé, « un monstre » disent-ils, Dieu prend la garde : il n'en périra rien [6]. Ou plutôt, tandis que lentement — retardés encore par la suppression de la Compagnie — les tribunaux romains poursuivent leur enquête, l'histoire commence, admirable, de la glorification du martyr.

Le corps, recueilli par le curé Zaleski, a été réclamé par les Pères de Pinsk et enseveli dans le caveau du collège avec la simple inscription : *Pater Andreas Bobola.* Sur le registre, à la suite, on a inscrit : Le P. André Bobola, très cruellement massacré à Ianov le 16 mai 1657 par les impies Cosaques qui d'abord le torturèrent de beaucoup de manières et l'écorchèrent, est enseveli devant le maître-autel.

Cependant, si la mémoire du martyr et de ses supplices demeura bien vivante dans la tradition des Lithuaniens et dans leurs récits, le souvenir du tombeau se perdit parmi les invasions, les incendies, les changements de personnel du collège.

En 1701, le P. Martin Godebski, recteur, fort préoccupé de l'état peu rassurant de sa maison, eut une vision. Un jésuite se présenta à lui : « Je suis André Bobola, votre confrère, tué par les Cosaques pour la foi. Cherchez mon corps et retirez-le du milieu des autres. Je serai le protecteur du collège. »

Le lendemain, le frère sacristain aidé de quelques domestiques fit de vaines recherches dans le caveau ; le Père Recteur ne put alors retrouver le registre des inhumations. Enfin, le troisième jour, saint André apparut de nouveau, au frère sacristain cette fois : « Mon corps est sous terre, à gauche, dans le coin : cherchez et vous

6. *Dominus custodit omnia ossa eorum : unum ex his non conteretur* (Ps. XXXIII, 21).

trouverez. » De nouvelles fouilles, faites sur ces indications et sur les données concordantes du registre enfin découvert, mirent à jour le tombeau. Le corps était revêtu d'une aube et d'une chasuble tombées en pourriture; lui-même était frais et sans corruption. A partir de cette date, plusieurs reconnaissances du corps furent faites par l'Ordinaire, dont une en présence de cinq experts, médecins, chirurgiens, apothicaires, qui firent chacun séparément leur rapport par écrit. Unanimement les témoignages affirment ces trois points : le corps, sauf les blessures, est entier; — la chair est molle et flexible; — les circonstances sont telles que cette conservation n'est pas naturelle.

Ce fut l'origine de demandes adressées au Pape par les évêques de Pologne et par le roi Frédéric-Auguste, en vue d'obtenir l'autorisation du culte du saint martyr, puis du long procès qui aboutit enfin à la cérémonie de Pâques 1938.

Durant ce temps, la glorieuse histoire du saint corps se poursuit.

En 1805, sur l'ordre du tzar Alexandre, il est transporté de Pinsk à Polotsk. « C'était là, écrit le P. Olivaint, que par un bienfait de la Providence la Compagnie de Jésus, anéantie partout, se conservait en quelque manière elle aussi dans la mort même. Dieu voulait sans doute la vivifier, en lui rendant les restes précieux de son martyr. Mais en 1820 les jésuites sont chassés de Russie par un décret d'Alexandre; ou plutôt par un décret de Dieu ils étaient dispersés à nouveau pour l'apostolat. Ils n'eurent pas la consolation d'emporter le sacré dépôt : ils le confièrent à la piété des religieux de Saint-Dominique. Depuis, les schismatiques l'ont recueilli ; mais, à Polotsk comme à Pinsk, ils honorent celui que le schisme a frappé. Réparation touchante, qui sans doute attire sur eux bien des grâces par l'intercession de l'*Apôtre de Pinsk.* »

En 1920, à la suite du « miracle de la Vistule », Polotsk célébrait avec toute la nation la victoire polonaise.

Une joie pourtant manquait au triomphe. Les Russes avaient emporté la sainte relique, qui figurait au musée Petrowka à Moscou.

Nous voici à la dernière étape, la plus divine pourrait-on dire, de la glorification. Le récit dramatique en a été fait par le P. Beylard en son livre, ou mieux encore dans *America* du 16 avril 1938 par le P. Louis J. Gallagher, S. J., qui eut, comme second du P. Walsh, l'honneur de recevoir à Moscou le saint corps et de l'accompagner jusqu'à Rome.

En 1923, la Mission pontificale de secours aux affamés russes a fourni au Souverain Pontife l'occasion d'intervenir auprès du gouvernement des Soviets pour obtenir la livraison du corps et son transfert à Rome sous la responsabilité de la Mission. Un fourgon est attaché à l'express de Moscou-Kiev, puis de Kiev-Odessa, porteur du mystérieux colis. Les incidents ne manquent pas, on l'imagine. La signature de Tchicherine sur le passeport des Pères américains pare à toutes les indiscrétions, assure la correspondance au changement de Kiev, met en branle la Tchéka, dont une escorte de douze hommes assure durant le dernier trajet la sécurité du bagage diplomatique. En mer Noire, nouvelle alerte : le *Tchicherine*, où les membres de la Mission sont embarqués, est arraisonné par un sous-marin à la recherche d'un espion. Enfin, le 30 octobre, le *Carnaro* débarquait le cercueil à Brindisi, et le 31 il était reçu à Rome et déposé d'abord au Vatican, puis au Gesu.

Au mois de juin dernier, après les fêtes de la canonisation, la Pologne retrouvait enfin son trésor, et Varsovie recevait officiellement le corps de son patron. Cinquante mille personnes, en tête desquelles le maréchal Smigly Ridz, le nonce, le cardinal primat de Pologne, lui firent cortège jusqu'à la cathédrale, où il resta exposé plusieurs jours, avant d'être transféré dans l'église des jésuites.

Un chapitre manquerait à la glorieuse histoire si nous ne disions un mot de la prophétie de saint André Bobola.

Il faut en relire le récit et le jugement porté sur elle par le R. P. de la Brière dans les *Études* de novembre 1915. A cette époque circulaient sur la guerre et ses résultats escomptés de nombreuses prophéties. Le P. de la Brière prit la peine de les classer et de les passer en revue. Après mûr examen, deux seulement retinrent son attention, celle du saint Curé d'Ars et la nôtre.

En 1819, un dominicain polonais, le P. Korzenicki, religieux d'un zèle infatigable, avait reçu du gouvernement russe interdiction de tout apostolat, sous peine d'exil en Sibérie. Confiné dans son couvent de Vilna, il s'affligeait un soir de sa triste inaction et, venant à la fenêtre de sa chambre, se prit à invoquer André Bobola, le martyr de Ianov. Puis ayant fermé sa fenêtre et se dirigeant vers son lit, il vit devant lui un vénérable personnage qui lui dit : « Me voici, Père Korzenicki, je suis celui que vous invoquez. Rouvrez votre fenêtre : vous verrez des choses que vous n'avez jamais vues. »

Devant les yeux du dominicain se déroule alors dans la plaine de Pinsk une immense mêlée où « Russes, Turcs, Français, Anglais, Autrichiens, Prussiens, d'autres peuples encore » combattent avec acharnement. Et le P. Bobola d'assurer : « Quand la guerre dont le tableau vous a été révélé aura fait place à la paix, alors la Pologne sera rétablie, et moi j'en serai reconnu le patron. »

Un récit détaillé de l'apparition et de la prophétie existait, écrit par le P. Grégoire Felkierzamb en 1854. C'est à ce récit que le P. de la Brière se réfère pour conclure en substance, après discussion serrée :

L'annonce porte toutes les marques d'une vraie prophétie. Humainement, rien pour l'instant n'en fait prévoir l'accomplissement. Les promesses mêmes faites de part et d'autre par les belligérants en faveur de la Pologne ne répondent, ni quant au sens du nom de Pologne

(étendue du territoire, exclusion de la Lithuanie), ni quant au rétablissement promis (une « autonomie polonaise; nullement la restauration d'un État indépendant) aux termes de la prophétie. « Une chose du moins est hors de doute. Si, comme on peut le soutenir, non pas avec une entière certitude historique, mais avec une probabilité sérieuse, la prédiction attribuée au B[x] André Bobola sur la restauration polonaise est véritablement une prophétie authentique, les enfants de la Pologne ne sauraient éprouver aucune inquiétude sur son accomplissement total, quelles que puissent être les invraisemblances humaines. Il ne faut pas raccourcir le bras tout puissant de Dieu. Aussi, lorsqu'on croit que Dieu même daigne dévoiler un coin de l'avenir, on doit avoir foi en son témoignage, et, dans la mesure où l'on admet l'authenticité de la prophétie, dire sans respect humain : *Expectans expectavi.* »

Ces lignes qui font honneur à la perspicacité et à la fermeté de jugement de leur auteur, prennent un singulier relief dans la lumière de la réalisation.

Dieu a voulu donner par son Église un protecteur à la Pologne catholique. C'est bien certainement l'une des significations du geste de Pie XI. Par ce geste, une fois de plus, l'Église témoigne qu'elle ne rejette ni ne méprise aucune valeur humaine, ni celle de la patrie, ni celle de la race. Elle les adopte et les bénit : mais elle veut que dans l'ordre humain lui-même elles gardent leur hiérarchie; et que, dans l'ordre supérieur du salut, elles conspirent en leur variété et leur harmonie à l'édification du Royaume de Dieu ici-bas. L'Église nous enseigne surtout qu'à nos patries terrestres nous ne pouvons témoigner plus grand amour que de leur conserver ou de leur rendre la foi chrétienne; que pour payer ce bien ce n'est pas trop que le sang de nombreux martyrs ou des supplices dont à peine on trouverait dans l'histoire à comparer l'atrocité.

Beyrouth, juillet 1938.

F. de Lanversin, S. J.

Le Bienheureux Louis Grignion de Montfort

Parmi les saints de la pénitence et de la réparation charitable, détachons aujourd'hui la puissante figure du B^x^ Grignion de Montfort. Nous aurons désormais pour nous la représenter d'une façon plus exacte le lumineux petit livre de Louis Chaigne : *Le Bienheureux Louis-Marie Grignion de Montfort* (1 vol. illustré de 180 pp., de Gigord, édit., 15 fr.), où la silhouette du grand missionnaire se découpe si nettement sur la contrée qui reçut sa parole et qui vibre encore aujourd'hui de l'élan qu'elle en reçut : c'est tout ce pays d'Ouest, de la Bretagne à l'Aunis et au Poitou, qui devait donner tant d'apôtres à l'Église contemporaine, et où le souvenir de Montfort anime encore, à Saint-Laurent-sur-Sèvre, une petite cité sainte, active et vigilante, à coup sûr l'un des points les plus intacts et les plus vibrants de la France catholique.

Quelques mots seulement sur l'enfance du Bienheureux. Une famille de robe aux traditions austères, un père assez sévère gouvernant sans indulgence un troupeau de dix-sept enfants. Un cadre évocateur, le petit bourg de Montfort-sur-Men, avec ses tours désuètes et la légende de sa rivière qui s'ajoute à celle de la forêt de Brocéliande; comme arrière-pays la Bretagne la plus sauvage qui lui ouvre son cœur dans la personne de la mère André, sa fidèle nourrice. Plus loin encore, la France de Louis XIV avec son double cortège de gloire et de misère, qui paraît à son apogée en cette année de 1673 où le petit Louis voit le jour.

A Rennes, où il commence ses humanités chez les Jésuites, quelques amis s'attachent déjà à cet écolier rougissant, gêné de son grand nez et de sa bouche trop large, mais dont les yeux immenses s'enflamment d'une telle ardeur au seul nom de Notre-Dame. C'est Elle qu'il a choisie et qui de son côté ne le quittera plus. C'est elle qui bien-

tôt le tire par la main pour le mener au sacerdoce, et qui le conduit, à l'automne de 1693, par ses sanctuaires du Mans et de Chartres, sur le chemin de Saint-Sulpice. C'est là le premier contact de Montfort avec la route : dix jours de marche propices à la méditation, à la saine fatigue et à ces fiançailles mystiques avec la sainte pauvreté qu'ont connues presque tous les grands marcheurs apostoliques, qu'ils s'appellent Paul de Tarse, François d'Assise ou Benoît Labre.

Lorsqu'il arrive à Paris, sa vocation est déjà précisée. Trop loqueteux pour être admis d'emblée à Saint-Sulpice, il sera confié à un fils de M. Olier, M. de la Barmondière, qui l'encourage dans sa voie. S'il suit avec intérêt les cours de la Sorbonne, c'est avant tout pour mieux connaître l'Écriture; mais ces études ne sauraient transformer en un clerc prétentieux l'écolier qui prend goût à veiller les morts, à secourir les affligés, et qui déjà montre dans ses fréquentations mondaines ce sens aigu du discernement des âmes, source de tant d'avanies, mais aussi de tant de conquêtes.

La mort de son supérieur et directeur (18 septembre 1694) marque pour lui le début d'un long temps d'épreuve. C'est d'abord la dispersion de sa congrégation et son passage dans la communauté « *des pauvres écoliers* », si bien nommée que Montfort lui-même ne peut s'y adapter. C'est enfin à Saint-Sulpice une acclimatation difficile. Son premier directeur, M. Baüyn, comprend cette nature extrême et singulière, et tout en l'éprouvant durement, il la lance dans sa propre voie, celle de la spiritualité affective, de la dévotion mariale et de l'action intrépide; mais M. Leschassier et M. Brenier, qui lui succéderont, ne sauront que malmener cette âme d'élite, essayant par tous les moyens d'humilier en elle ce fameux « sens propre » que tout directeur mal avisé s'acharne à découvrir chez ses meilleurs pénitents. Cependant Montfort accepte toutes les réprimandes, se soumet à tous les affronts. N'est-il pas soutenu par sa Dame, la Très Sainte Vierge Marie, à laquelle il dédie, en 1699, dans la crypte de Chartres, son prochain sacerdoce.

Et maintenant le voici prêtre. Le 5 juin 1700, il a reçu avec des sentiments mêlés d'enthousiasme et d'humilité le pouvoir formidable de donner Dieu aux hommes, par l'hos-

tie et par la parole. Il brûle d'en user au plus tôt, d'aller évangéliser la campagne bretonne, voire les peuples du Canada lointain. Mais on le retient à Saint-Sulpice, et on ne le laisse partir que pour une maison de Nantes où l'attendent les pires déconvenues : direction chancelante, doctrine douteuse et fréquentations suspectes, tel est le triste spectacle que lui offrent ses confrères. Il demande à ses supérieurs un secours spirituel et un emploi plus opportun, mais n'obtient d'eux que le mépris et l'abandon : n'est-il point devenu l'une de ces « vocations extraordinaires », fléau de toute communauté ?

Mais la Providence remédie à la carence des pasteurs par une voie inattendue. C'est Mme de Montespan, contrite et repentante, qui aiguillera Montfort vers son véritable destin. Une recommandation de l'ancienne favorite, et voilà l'apôtre introduit dans le diocèse de Poitiers. Il accourt de lui-même chez les pauvres de l'hôpital, qui l'acceptent comme un frère et le réclameront bientôt comme aumônier. Dans cette ville où la foi sut toujours garder de profondes racines, il inaugure un ministère en apparence singulier, mais qui n'est autre, en définitive, que le vrai ministère apostolique. Pauvre parmi les pauvres, il s'arrête aux quartiers mal famés, brandit le crucifix dans les ruelles et les carrefours, entraîne les miséreux pour les évangéliser dans quelque chapelle obscure, et sans souci de l'opinion promène jusqu'aux beaux quartiers son âne quêteur chargé de paniers. Cela ne l'empêche d'ailleurs point de prêcher et de confesser les riches qui, somme toute, en ont le plus besoin ; et sans le savoir encore, il recrute déjà parmi les filles de la bourgeoisie pictave le premier état-major des Sœurs de la Sagesse.

Aucun Ordre peut-être ne connut de début aussi misérable : ce ne sont pas seulement gens de petite race et de mince fortune, mais de véritables épaves que le bon aumônier réunit autour de lui. Parmi tous les malades indigents de l'hôpital, il choisit les femmes les plus affligées et les plus délaissées pour en constituer une garde d'honneur. Autour d'une aveugle pieuse et exemplaire, dans une chambre abandonnée qui semble porter par dérision le nom de « la Sagesse » se constitue une petite congrégation qui prie, médite et s'instruit en commun : comme le dit si

bien Louis Chaigne, « ces infirmes, éduquées par Montfort, deviendront elles-mêmes infirmières » (*op. cit.*, p. 67). Cependant le Père éprouve et forme à l'austérité la plus rude la belle et douce jeune fille d'un procureur royal, qu'il va jeter au milieu de tous ces débris humains pour leur donner un cerveau et un cœur. Malgré toutes les oppositions du monde, Marie-Louise Trichet va embrasser par amour la pauvreté de ses compagnes : son action sera vite assez forte dans ce milieu pour que le groupe de la Sagesse survive au départ de son fondateur.

Marie-Louise de Jésus, en acceptant, le 2 février 1703, la rude livrée grise que lui impose Montfort, ne se doute certes pas qu'elle va laisser derrière elle, comme les patriarches d'Israël, une innombrable descendance. Malgré toutes les persécutions de la Terreur et du combisme, l'Ordre possède aujourd'hui près de quatre cents maisons et de cinq mille religieuses dont le dévouement s'exerce dans les directions les plus diverses. Il faut avoir suivi avec passion leur émouvant effort auprès des sourdes-muettes aveugles, il faut avoir senti soi-même à travers sa chair malade la bienfaisante présence de ces infirmières modèles pour comprendre quel trésor de grâces et de charité Montfort a su capter pour des siècles en dévouant ainsi à Dieu dans une fraternelle union la patiente misère de celles-là et l'héroïque sacrifice de celles-ci.

Mais le destin du Bienheureux ne pouvait s'épuiser dans cette fondation. Violemment chassé à plusieurs reprises de cet hôpital qu'il aime tant, il essaie de retrouver asile auprès de ses anciens supérieurs : mais ces derniers lui sont de plus en plus hostiles. Il n'a pas plus de succès auprès des autorités séculières : à Paris il essaie en vain de renouveler parmi les milliers de misérables entassés à la Salpêtrière son ministère de charité. Plusieurs tentatives diverses échouent lamentablement dans la capitale. C'est de Poitiers encore qu'il sera relancé dans sa voie. Le nouvel évêque, un Lyonnais simple et mystique, Mgr de la Poype, lui ouvre avec les missions rurales son véritable champ d'action. Montfort a trente et un ans : une vie nouvelle s'ouvre devant lui. Dans sa petite maison des « Pénitentes » il se prépare à l'action par une retraite sévère, puis il se rue à l'assaut des âmes. Sa solide formation théologique, son enthousiasme mystique, sa connaissance ap-

profondie de la langue et du cœur des pauvres gens, et pour tout dire le rayonnement de son active sainteté, lui donnent immédiatement un ascendant formidable. Il va prêchant dans les faubourgs et les villages, arrache les garçons au bal, les hommes au cabaret et les filles au ruisseau, les conduit dans quelque grange, leur parle de Jésus et de Marie, leur joue quelque nouveau *mystère*, les fascine et les convertit. Quand le village est enfin édifié, que la vie chrétienne reprend, c'est l'église qui retentit de ces cantiques populaires si simples et si profonds, puis ce sont quelques processions publiques, parfois l'érection d'un de ces calvaires qui devaient lui valoir tant de difficultés.

Le Poitou s'ouvre à cette action, mais cependant, sur quelques scandales suscités par des écoliers trop facétieux, c'est, en 1706, le départ définitif. Après un séjour à Rome où le P. de Montfort reçoit les encouragements et la bénédiction de Clément XI, après le double pèlerinage à Saint-Martin de Ligugé et au Mont Saint-Michel, c'est vers son pays natal que le prédicateur porte son zèle. Les diocèses de Rennes, de Saint-Brieuc et de Nantes voient à leur tour passer l'apôtre de la croix et se dresser de si hauts calvaires qu'ils inquiètent l'autorité militaire et que le génie les rase. Mais là aussi on finit par le trouver encombrant et force lui est de redescendre vers le centre-ouest, où les diocèses de Luçon et de La Rochelle, aux prises avec le calvinisme, étaient moins regardants sur le canon classique du prédicateur de mission.

C'est surtout à La Rochelle qu'il fait merveille. Au lieu d'une controverse acerbe il apporte aux « nouveaux catholiques » la charité d'un cœur ardent : il doit arrêter lui-même les pleurs qu'il a fait couler. Là aussi son ministère s'étend aux pauvres, aux délaissés; il ne craint pas, le crucifix au poing, d'entrer chez les prostituées et de les arracher à leur triste condition. C'est également aux environs de La Rochelle qu'il compose, en 1712, ce *Traité de la Dévotion à la Vierge*, l'un des plus beaux ouvrages de la spiritualité française, qui unit bien souvent la flamme de Bérulle à l'onction salésienne. C'est là aussi qu'il jette le plan de La *Compagnie de Marie*, une congrégation décimée sous la Révolution, mais qui n'en compte pas moins aujourd'hui seize cents membres, véritables « amis de la croix », missionnaires et éducateurs dévoués. Il suffira de

citer le nom du P. Morineau pour rappeler le rang que cette compagnie a toujours tenu dans la propagation et l'approfondissement de la piété mariale.

Après de nombreux voyages suscités par l'organisation de ses deux communautés, Montfort va commencer la troisième et dernière étape de son apostolat. Après l'activité charitable et les fondations d'ordres, l'heure est venue du dernier recueillement. La forêt de Mervent abritera dans son sein les oraisons du nouvel ermite. Dans ce Bas-Poitou, qui deviendra grâce à lui la Vendée, le Père s'est choisi près de la belle église de Vouvant une petite grotte qu'il a fait clôturer et où il va se retirer entre deux prédications. C'est la dernière halte avant la consommation suprême, un jour de fête à Saint-Laurent où il vient d'établir ses filles. Après avoir reçu les sacrements et rédigé son testament, il meurt en présence de ses amis, défiant jusqu'au dernier moment les embûches de Satan par un chant d'espérance et d'immortalité.

Peu de vies nous sont mieux connues que celle du B^x^ Grignion de Montfort. Peu nous paraissent plus fécondes que celle de ce prêtre qui, outre le double troupeau de ses disciples immédiats, sut forger à son image l'âme de la Vendée fidèle. Fécondité qui nous apparaît cependant dépourvue de tout mystère : pénitence et charité, sous leur forme la plus concrète semblent monter encore la garde sur les chemins où l'apôtre a passé.

Pierre Mesnard.

TEXTES ANCIENS

Saint Augustin

La vie chrétienne

Peu importe à la Cité céleste, suivant quelles habitudes et quel genre de vie, s'ils ne répugnent en rien aux divins préceptes, chacun professe la foi qui conduit à Dieu. Aussi, quand les philosophes eux-mêmes deviennent chrétiens, ce n'est pas le changement de leur habitude de vivre, mais celui de leurs fausses doctrines qu'elle leur impose...

Quant à ces trois genres, vie de loisir, vie d'action, vie tempérée de loisir et d'action, quoique, sans préjudice de la foi, chacun ait la faculté de choisir et d'atteindre aux récompenses éternelles, il importe néanmoins de considérer ce que l'amour de la vérité nous donne et ce que le devoir de la charité nous demande.

Nul ne doit, en effet, se livrer tellement au loisir qu'il ne songe plus à l'utilité du prochain, ni tellement à l'action qu'il ne recherche plus la contemplation en Dieu. Dans le loisir, ce n'est pas un repos désœuvré qui doit plaire, mais la recherche ou la découverte de la vérité, chacun aspirant au progrès spirituel, content de ce qu'il découvre, sans envier aux autres leur part de découverte.

Dans l'action, ce n'est pas l'honneur temporel, ni la

puissance qu'il faut aimer, car tout est vanité sous le soleil ; mais l'œuvre pour laquelle l'honneur et la puissance ne sont que des instruments, l'œuvre elle-même si elle se propose la justice et l'utilité, c'est-à-dire le salut des gouvernés qui est dans l'ordre de Dieu.

« Celui qui désire l'épiscopat, dit l'Apôtre, désire une bonne œuvre. » Il veut faire entendre ce que c'est que l'épiscopat, expression qui nomme un devoir et non une dignité. Ce nom grec implique la surveillance que le gouvernant doit aux intérêts de ceux qu'il gouverne ; d'où il suit que celui-là ne doit pas se croire un évêque dont le cœur aspire à commander, non à se dévouer.

La recherche studieuse de la vérité n'est donc interdite à personne ; c'est la dignité du loisir. Quant aux fonctions supérieures, nécessaires à gouverner le peuple, la convenance que l'on mettrait à les occuper et à les remplir n'en saurait excuser l'inconvenante poursuite. Ainsi l'amour de la vérité sanctifie le repos qu'il cherche ; la charité se dévoue aux œuvres de justice qu'elle accepte. Si le fardeau ne nous est pas imposé, donnons notre loisir à la contemplation de la vérité ; s'il nous est imposé, acceptons-le par devoir de charité, mais gardons-nous de renoncer entièrement au charme de la contemplation ; de peur que ce doux appui ne se dérobe et que le fardeau du devoir ne nous accable.

Ainsi, le souverain bien de la Cité de Dieu étant une paix éternelle et parfaite, non cette paix que traversent les mortels dans le passage de la naissance à la mort, mais une paix en laquelle ils demeurent immortels et à l'abri de toute adversité, qui nierait que cette vie future ne soit une souveraine béatitude, et que la vie actuelle, même comblée de tous les biens extérieurs, de tous les avantages possibles du corps et de l'âme, ne soit en comparaison un abîme de misère ?

Et néanmoins quiconque sait en rapporter l'usage à la fin de l'autre qu'il aime de toute l'ardeur de son amour, qu'il espère de toute la confiance de sa foi, peut à juste

titre être dit heureux dès ici-bas, plutôt par l'attente de ce qu'il espère que par la réalité qu'il possède.

Cette réalité, sans cette espérance, est une fausse béatitude et une grande misère : elle ne possède pas, en effet, les vrais bien de l'âme. Cette sagesse n'est pas vraie, qui, soit qu'elle discerne avec prudence ou agisse avec fermeté, soit qu'elle réprime avec modération ou distribue avec justice, ne porte pas sa pensée vers la fin suprême, où Dieu sera tout en tous dans la certitude de l'éternité et la perfection de la paix. (*Cité de Dieu*, l. XIX, ch. XIX-XX.)

BILLET D'APOSTOLUS

Mystère de l'Enfant

Octobre. La rentrée. Combien de mes lecteurs ont remarqué au coin des rues la scène que je vais leur décrire? Un jeune garçon, pourvu de tablier bien noir et de cartable bien neuf, et que la mère accompagne jusqu'aux abords de l'école publique. Elle n'ose pas aller plus loin. Elle a peur de rencontrer quelque administration. Alors elle lâche son enfant pour ce premier vol. Et l'enfant court de toutes ses jambes, hardi, joyeux, confiant, sans reproche, sans peur. Au dernier instant, au seuil de l'école, il se retourne vers sa mère, pour lui sourire! Pauvre mère! L'école a pris son enfant. Elle le tient. Elle ne le lâchera plus. C'est le drame de nos époques pédagogiques, où la Science et l'État sont éducatrices.

La pédagogie a fait des progrès considérables. Et il suffit de comparer ces écoles modernes, ces « palais scolaires », où tout est aménagé à la perfection, avec

les pauvres locaux du siècle passé pour se convaincre que les États modernes songent avec un soin jaloux à l'enfance. Ce n'est pas d'ailleurs tout à fait désintéressé. L'État tend à être, comme l'on dit, « totalitaire » : il veut former l'enfant afin d'imprimer dans cette nature fraîche et malléable les traits de l'homme de demain. Toute conception de l'État entraîne donc une pédagogie avec elle. Ici le froment et l'ivraie sont mêlés comme dans toutes les nouveautés, et il importe de les discerner.

Les pédagogues contemporains reprochent à l'ancienne pédagogie de n'avoir pas compris l'enfant : l'enfant n'est pas un homme en miniature. Sa pensée n'est pas la pensée adulte simplifiée. C'est un autre type. Et nous ne pouvons guère nous souvenir de notre vie enfantine. Tout a sombré avec ce jeune âge. Le médecin sera consulté, il aidera à distinguer dans la catégorie des paresseux ceux qui méritent vraiment le blâme et la correction et ceux qui sont des asthéniques, des malades, qui ont des troubles de la vue, des glandes, qui souffrent de végétations.

Puis, le psychologue nous apprendra comment fonctionne l'imagination enfantine, comment l'enfant altère la vérité sans malice par le seul jeu de ce que M. Bergson appelle la « fonction fabulatrice ». Il nous apprendra plus encore à discerner les véritables aptitudes de l'enfant, qui se cachent derrière le masque souvent trompeur de ses attraits ou de ses caprices.

Venons-en aux points plus délicats.

Une méthode nouvelle appliquée à l'étude de l'enfance est celle qu'on nomme la psychanalyse : c'est la méthode à laquelle le nom du docteur Freud reste attaché.

Elle est fondée sur cette idée que souvent le déséqui-

libre d'un enfant a pour cause des tendances inavouées et inavouables qu'il refoule inconsciemment, et que, pour le guérir, il faut l'aider à aiguiller ces désirs vers un but plus élevé : c'est ce que les psychanalystes appellent la « sublimation » des désirs, car, ils soutiennent avec La Rochefoucauld que beaucoup de nos vertus sont des vices « sublimés ».

Il y aurait beaucoup à dire sur ces idées et surtout sur leur application à l'enfance. A notre sens, la psychanalyse ne saurait être appliquée aux enfants qu'avec des précautions infinies, et seule une mère en serait capable. Il se peut que bien des enfants soient comme paralysés par des hontes, et par des problèmes qui, aux yeux de l'adulte, seraient des scrupules stupides. Mais, la meilleure façon de guérir les garçons langoureux est encore de tourner leur activité vers des buts qui soient capables de les équilibrer dans la joie : le scoutisme, le sport bien compris, la générosité entretenue sont les meilleurs remèdes à ces états moroses, qu'un disciple de Freud risque d'accentuer en forçant l'imagination de l'enfant à prendre conscience des fantômes qui la hantent.

Nous touchons ici à la question si agitée de l'éducation sexuelle. Il se peut qu'il y ait quelques excès dans les méthodes de jadis qui consistaient à pratiquer avec les adolescents la politique de l'autruche : parents et éducateurs s'en remettaient au hasard, et le jeune homme désemparé apprenait le vrai à travers le mal. Mais un enseignement collectif et public en ces matières aurait des inconvénients souvent plus graves, surtout s'il était confié à des maîtres qui confondent sur ce point les lois de la morale avec de pures règles d'hygiène. Là encore l'éducateur mal avisé risque de donner à l'enfant des idées qu'il n'avait pas, même à l'état inconscient.

Il n'en reste pas moins que le Freudisme a posé un problème : il nous a révélé que bien des vices sont liés à des états complexes sur lesquelles la volonté n'a pas

prise directement, que les troubles de la conscience enfantine, parfois si douloureux et qui marquent une vie doivent être connus, scrutés, soignés avec un respect d'autant plus grand que l'enfant, écrasé par le milieu social, n'est pas même capable de se confier.

Le tort de Freud est de vouloir que le médecin soit confesseur : or le médecin n'a pas grâce pour cela, il peut solliciter l'aveu, mais la distance est infinie entre l'aveu et le repentir. En revanche, rien n'empêche et tout, au contraire, exige que le confesseur soit médecin, afin de mieux distinguer les degrés de la responsabilité et les procédés de la guérison.

Autre question : l'École nouvelle.

Les pédagogues contemporains se montrent très soucieux de dénoncer les diverses manières de manquer au respect de la personnalité des enfants. Ils n'ont point tant l'idée de façonner que de laisser croître, quitte à corriger, à redresser, mais toujours en se rendant dociles à l'expérience. Ils songent que la valeur d'une vie dépend de ce qui se passe dans le moi profond, cette source des aspirations, des initiatives, des actes vraiment créateurs, repentants et rénovateurs. Pour cela, ils s'efforcent d'agir indirectement en créant un milieu favorable ou, comme ils disent, une ambiance.

Le maître de l'école nouvelle connaît le désir impérieux et naturel de l'enfant, qui est d'agir seul. Si l'enfant était capable de s'exprimer, il dirait : « Aide-moi à agir seul. » Oh ! la belle formule !

Ici encore, la déviation peut corrompre le meilleur. Les disciples de l'école nouvelle, à la manière de Rousseau, croient à la bonté foncière de la nature. Ils ne se rendent pas toujours assez compte que les tendances bonnes coexistent avec les mauvaises et que l'enfant n'est pas capable de faire ce tri. Ils ont parfois une con-

fiance excessive dans les besoins et les attraits, et, lorsque, par exemple, ils posent en principe qu'on ne doit jamais forcer l'enfant à participer à un travail qui ne l'attire pas, peut-être risquent-ils de ne jamais développer en lui les dispositions qui ne peuvent se réveiller que par l'effort. Comment les débuts de la grammaire ou des mathématiques pourraient-ils intéresser et attirer l'enfant si on ne l'y contraint pas? Et que serions-nous les uns et les autres sans des maîtres implacables qui nous ont forcés à apprendre ce pour quoi nous n'avions aucun goût? On ne saurait oublier davantage qu'on ne peut régir une communauté enfantine sans autorité, car ce petit peuple est facilement révolutionnaire. Saint Augustin avait voulu appliquer à Carthage les libertés. Alors étaient intervenus ceux qu'il appelle pudiquement les « eversores »; les « eversores » lui donnèrent une maladie du larynx et ils le forcèrent à quitter l'Afrique, ce qui fut l'occasion de sa conversion...

Ceci dit, il n'en reste pas moins que les maîtres de l'école nouvelle, en secouant notre paresse, nous rappellent des vérités éternelles.

Les méthodes actives ne datent pas d'hier. Socrate en faisait un usage judicieux. Elles exigent de la part du professeur qui les emploie une grande souplesse d'esprit, un sens psychologique très affiné et une préparation de classe très avisée. Il est plus facile de parler que de faire penser. Il est plus facile de montrer que de faire découvrir. Les impatients ne supportent pas les méthodes actives. Elles ne leur conviennent pas. C'est plus vite fait, c'est moins fatigant de faire que de faire faire.

APOSTOLUS.

Réponse à l'enquête

Paroisses et mouvements spécialisés

D'un commun accord et en collaboration, l'*Union des Œuvres* et *La Vie Spirituelle* lançaient en 1935 l'enquête « Paroisses et mouvements spécialisés ». Il s'agissait de savoir comment méthodes anciennes symbolisées par le terme « paroisses » et méthodes nouvelles symbolisées par le terme « mouvements spécialisés » allaient « intégrer » l'apostolat chrétien.

On n'a pas manqué de remarquer ce que comportait de factice une telle division. Qui dira jamais où commence et où finit la « nouveauté » ? Et n'est-ce pas procéder d'à priori inadmissibles que d'attribuer toute la gloire d'une renaissance aux mouvements spécialisés, en rejetant sur la paroisse tout l'opprobre de la stagnation ?

Ces reproches méconnaissaient quelque peu le mécanisme même des enquêtes. Pour obtenir des réponses, un bon questionnaire doit procéder par oppositions. Il lui faut caricaturer la réalité, user de contrastes.

L'un des mérites du questionnaire proposé fut précisément, pour l'examen d'un problème essentiel à la construction de l'Église de notre temps, de forcer des oppositions, d'ignorer des subdivisions, de taire des accords. Le correspondant sera d'autant plus acharné à répondre qu'il aura été un peu heurté, qu'il pensera être le premier à voir juste, que sa mise au point lui paraîtra indispensable.

Aussi bien les réponses affluèrent-elles nombreuses, variées et de valeur. Elles émanaient toutes d'apôtres à pied d'œuvre : vicaires, religieux, curés, prêtres menant la vie communautaire, aumôniers fédéraux, directeurs diocésains des œuvres, aumôniers généraux; un évêque enfin, naguère

assesseur ecclésiastique de l'Action catholique. Note intéressante : pas un seul laïc n'a répondu, et deux canonistes ont communiqué leurs vues. Il a été malheureusement impossible de publier toutes ces réponses, soit sur la demande des auteurs, soit par crainte des redites. Toutes cependant apportaient des pierres nouvelles, quelques-unes des pierres d'angle. Nous essaierons de n'oublier, en notre synthèse, aucun de ces matériaux, ayant pour rôle de les assembler, chacun à sa place, selon sa nature et sa forme.

Nous ne croyons pas, toutefois, manquer à l'objectivité en comblant ici certains vides, en développant là de simples indications, en disant tout haut ce que plusieurs n'ont osé avancer que tout bas, en utilisant enfin les conversations que nous avons eues à ce sujet avec un grand nombre de personnalités engagées à divers titres dans l'apostolat. De tous ces éléments nous essaierons de faire un édifice unique, en trois parties cependant :

I. *Actualité des paroisses et nécessité des mouvements spécialisés.*

II. *L'opposition entre paroisses et mouvements spécialisés et son plan de solution.*

III. *Les modalités et conditions pratiques de la conciliation.*

*
* *

I. — Actualité des paroisses et nécessité des mouvements spécialisés

Il ne s'agit pas encore, dans cette première partie, d'analyser une gêne, encore moins de délimiter des zones d'influence. Une double constatation en fait tout l'objet : dans l'apostolat catholique, les paroisses gardent pleinement leur raison d'être; mais les mouvements spécialisés sont désormais indispensables. Il importe, pour la clarté, d'exposer ceci par propositions formant à la fois titres et résumés de paragraphe.

Actualité des paroisses

La paroisse n'est pas, de soi, indispensable à l'apostolat chrétien.

L'Église a longtemps vécu sans « paroisses »; la paroisse actuelle, cellule de base de l'apostolat sur le plan territorial, n'a reçu que peu à peu son autonomie relative. Elle fut d'abord simple point d'appui pour l'action cléricale, en étroite dépendance d'une « église ».

Quand le prêtre attaché à un lieu de culte reçut de l'évêque assez de pouvoirs pour administrer lui-même tous les sacrements, la confirmation et l'ordre exceptés, sur un territoire défini et pour les habitants de ce territoire, la paroisse devint une institution. Sa physionomie varia avec les âges; la paroisse du moyen âge, la paroisse d'avant la Révolution, la paroisse concordataire, la paroisse sous le régime de la séparation sont nettement différenciées. L'autonomie paroissiale continue d'être canoniquement limitée, non seulement par l'étroite dépendance d'un évêque, mais encore par le rattachement à un doyenné et à un archiprêtré.

On peut donc à priori envisager comme possibles soit la suppression des paroisses, soit la réduction des pouvoirs accordés par l'Église aux curés, soit la centralisation de certains « services » apostoliques dans le cadre des doyennés ou des archiprêtrés.

Autrement dit, la paroisse n'est en aucune façon de droit divin; elle est de droit purement ecclésiastique, par raison de commodité.

La paroisse est de fait d'une commodité indiscutable.

Car toute organisation sociale assurant à la famille certaine stabilité, même « relative », fait du cadre normal de la vie humaine une localité déterminée. La plupart des hommes sont « domiciliés ». L'Église, qui veut atteindre tous les hommes, fera donc une bonne distribution de ses forces en confiant plus spécialement à tel prêtre capable, aidé ou non d'auxiliaires dépendant de lui, de « vicaires », la responsabilité de l'apostolat sur un territoire défini. Ce secteur géographique sera plus ou moins étendu selon les

circonstances (nombre de prêtres dont on dispose, densité et modes de groupement de la population, facilités ou difficultés de communication, étiage spirituel général... ressources nécessaires à l'entretien de l'église et de son clergé...). Aussi bien, de nouvelles paroisses deviendront nécessaires, comme il serait logique d'en grouper certaines autres, ou de définir autrement leur territoire.

Le clergé paroissial sera bien placé pour suivre quartier par quartier, rue par rue, famille par famille, la vie religieuse des habitants de son territoire. Il fera les enfants membres du corps du Christ, par le baptême; il enseignera ou fera enseigner les rudiments essentiels de la religion dans les catéchismes; il continuera cet enseignement du haut de la chaire devant le peuple rassemblé; il communiquera le corps du Christ; il offrira chaque dimanche, sinon chaque jour, en paiement de la totale dette humaine, le sacrifice du Christ; il accordera au nom du même Christ le pardon des fautes; il bénira les unions contractées par les jeunes époux pour parfaire le nombre des frères du Christ; il aidera les mourants par l'extrême-onction et leur donnera le viatique. Sans doute n'est-ce pas le même prêtre qui accomplira vis-à-vis d'un chacun tous ces ministères, mais il y aura toujours à la paroisse un prêtre ayant pouvoir et devoir de les accomplir.

La paroisse, c'est l'église et son clocher, c'est le presbytère : une permanence du Christ. On s'y attache comme à des choses familières et bienfaisantes. Les prêtres se succèdent, la paroisse demeure, où l'on distribue les mêmes sacrements, d'où l'on reçoit les mêmes secours pour sa vie.

Il faut distinguer « paroisse » et « paroisse ».

La difficulté, dès que l'on veut prendre position à l'endroit des problèmes posés par les paroisses, c'est l'extrême diversité qu'elles présentent. Définies par des limites territoriales, les paroisses en épousent nécessairement les aspects. Il ne suffit pas de les classer en rurales et urbaines. Certaines paroisses rurales ont une population homogène groupée autour de l'église, d'autres ont des hameaux à dix kilomètres du presbytère et sont constituées par des groupes divers ou même opposés : pêcheurs, cultivateurs,

ouvriers de fabrique. Parmi les paroisses urbaines il y a les paroisses de grande et de petite ville, les paroisses où la vie chrétienne est profonde et celles où elle n'existe pas encore, les paroisses où les familles se perpétuent et celles qui ne comptent que des hors venus, les paroisses ouvrières enfin et les paroisses dites bourgeoises.

Rurales et urbaines, certaines paroisses ont abondance de prêtres et d'autres en manquent; certaines assurent la vie matérielle de leurs prêtres, en d'autres les prêtres ont faim ; certaines ont des curés qui sortent tout juste du séminaire, tandis qu'ailleurs on ne devient pas curé avant cinquante ans.

Paroisse, *La Madeleine*; paroisse, *Saint-Germain-en-Laye*; paroisse, *Ivry-la-Rouge* ; paroisse, *Douarnenez* ; paroisse *Ouessant*; paroisse, *Chausey*..., aucune paroisse ne ressemble à sa voisine, à plus forte raison aux paroisses d'autres régions, d'autres climats, d'autres industries. Mais partout il y a des paroisses, épousant toutes les circonstances de la vie de l'humanité rachetée par le Christ.

Dans toute paroisse le prêtre communique la vie du Christ par l'enseignement et par les sacrements; voilà tout ce qui est commun. Tout le reste de l'action du prêtre devra s'adapter à l'infinie variété des cas concrets.

Il est logique que le curé ait des « œuvres » utiles à son action apostolique ou bienfaisante.

Un prêtre serait-il prêtre qui se désintéresserait de sauvegarder la foi des enfants, d'arracher les jeunes gens à la rue ou au cabaret, de secourir les malheureux ? Dans une famille, inquiétudes, privations, abondance, douleurs et joies sont mises en commun. Il faut donc créer dans la grande famille paroissiale des œuvres qui mettent aussi en commun inquiétudes, douleurs et joies, qui mettent au service de tous le superflu des riches et le denier des pauvres.

Il faut faire du bien à tous et, une œuvre en appelant une autre, les « fronts » de l'activité apostolique ou bienfaisante vont se multiplier. Les « fronts » scolaires et postscolaires paraissent les plus importants : on y livre la bataille pour l'âme de l'enfant. Le « front » des loisirs avec les colonies, les sports, le cinéma, cesse d'être réservé aux

jeunes et s'étend aux adultes. Enfin le « front » social va comporter, après l'ouvroir et la visite des pauvres, le dispensaire et le secrétariat du peuple.

Mais ces divers « fronts » n'ont pas partout la même importance. Puisque la différence entre paroisses est si grande, les problèmes paroissiaux se poseront à chaque curé de façon différente. La bataille pour l'âme de l'enfant ne se livre pas de même façon dans la paroisse qui a des écoles libres et dans celle qui n'en a pas. Il y a des paroisses où il faut un cinéma et d'autres où le cinéma fera perdre du temps au vicaire et scandalisera peut-être les spectateurs.

Ce serait une erreur de croire que tous les problèmes de l'apostolat paroissial peuvent être résolus par l'application de schémas universels. Un certain particularisme est inévitable et désirable dans l'organisation des œuvres.

Il appartient au seul curé, qui doit sentir mieux que quiconque les besoins particuliers de ses ouailles, d'organiser en conséquence sa « cité » paroissiale.

Mais les œuvres qui se rattachent à la paroisse ne sont pas dans la paroisse le plus essentiel.

Cette liberté, cependant, ne doit à aucun prix faire oublier aux pasteurs la hiérarchie des activités apostoliques.

Les œuvres, souvent, coûtent cher, très cher même, et combien de prêtres s'épuisent à faire vivre des œuvres paroissiales au détriment peut-être de l'action profonde ? Un prêtre débordé de service paroissial, et surchargé inconsidérément par une survivance de coutumes — qui furent raisonnables quand on avait de nombreux prêtres —, devra consacrer le reste de ses journées à se préoccuper d'argent.

Pourtant, son rôle essentiel, une fois administrés les sacrements, est de communiquer la vérité en toutes circonstances; sa prédication doit être doctrinale et actuelle; son catéchisme doit être réel, vivant et adapté; ses conversations doivent donner à ceux qui l'entendent la certitude qu'il est maître ès choses divines et ès choses humaines. « Allez, enseignez les nations.... » fut le dernier commandement du Christ, son dernier mot.

Le prêtre est d'abord donneur de vérité, donneur de vie spirituelle. Les œuvres doivent compter pour lui *en fonc-*

tion de son ministère; se laisser écraser et écraser ses vicaires par le souci des œuvres sans qu'il soit possible de sauvegarder santé, vie d'étude et profondeur de vie spirituelle, c'est sacrifier l'auxiliaire au principal et négliger le royaume de Dieu. D'ailleurs, le prêtre instruit et saint fera plus d'œuvres en ne se chargeant d'aucune d'elles que le prêtre devenu homme d'affaires par souci d'œuvres.

Détail sans importance, direz-vous. Moins que vous croyez. Le meilleur des prêtres se trouvant ainsi plongé dans une vie d'affaires, devenant effectivement chef d'entreprise, pourra bien, s'il n'y prend garde, se forger une âme autoritaire et, sous prétexte de zèle paroissial, oublier les entreprises plus vastes de l'Église. Il aura d'ailleurs oublié les vrais intérêts de sa paroisse. Des âmes lui ont été confiées, qu'il délaisse, absorbé qu'il est par le souci matériel de ses œuvres. Or, quelle que soit leur utilité, les œuvres ne constituent pas la paroisse. Institutions plus ou moins éphémères, elles ne sont pas de soi essentielles.

Le curé devrait volontiers, pour le bien général de l'apostolat, se prêter à une centralisation des œuvres sur le plan interparoissial ou régional, quand elle est objectivement meilleure que l'organisation paroissiale, ou demandée par la hiérarchie.

L'esprit paroissial, esprit de famille, est excellent en soi; mais mesurons l'égoïsme effrayant de certaines familles, surtout des familles qui ont un peu de bien... S'il y a un bien paroissial, il y a dans chaque ville, chaque doyenné, chaque archiprêtré, chaque diocèse, chaque nation, et dans l'humanité, des biens interparoissiaux, interrégionaux, internationaux. L'Église veut tout conquérir au Christ. Elle a, par nature, des objectifs supraparoissiaux. Si les paroissiens n'ont d'amour, de temps, de ressources, que pour la paroisse, c'en est fait des grands plans de l'Église. Le curé trop paroissial est mauvais serviteur de l'Église... Qu'il veuille bien relire en saint Paul le chapitre douzième de la première aux Corinthiens, les chapitres huitième et neuvième de la seconde, et les chapitres troisième et quatrième aux Éphésiens; qu'il se redise l' « Allez, enseignez toutes les nations ». Le prêtre catholique, si paroissial soit-il, ne peut soustraire son cœur aux sollicitudes universelles. Il

respecte cependant l'ordre de la charité : sa sollicitude pour les siens, et pour les plus proches des siens, l'amène à préférer à des œuvres paroissiales, chaque fois que c'est objectivement meilleur, ou chaque fois que l'autorité en juge ainsi, les œuvres interparoissiales ou régionales. Est-il toujours nécessaire, dans une petite ville bien groupée, d'avoir pour chaque paroisse écoles distinctes, patronages séparés, cinémas concurrents ? Écoles, patronages, cinémas végètent, au profit souvent des œuvres hostiles d'en face, unifiées par cité.

Dans le cadre purement paroissial, les vicaires ne sont que des délégués du curé, leur ministère, leurs œuvres, sont un ministère paroissial, des œuvres paroissiales sous la responsabilité du curé.

La même largeur de vues, aspect de la vertu trop méconnue de magnanimité, qui amène le curé à désirer et à soutenir (au besoin avec munificence) les œuvres interparoissiales ou supraparoissiales, l'amène à réaliser sa plus belle paroisse par la collaboration de ses vicaires. Il sait commander, tout en laissant de l'initiative, réduire à l'unité, tout en acceptant la décentralisation.

Il est des curés pour qui les vicaires ne comptent pas. Ils ne sont pour lui que des manœuvres et des tâcherons. Cet excès affirme pourtant un principe : le responsable de la paroisse, c'est le curé. Sur le plan purement paroissial, et sauf intervention de l'autorité diocésaine, les vicaires ne sont que des « prolongements » du curé.

A dire vrai, il y a bien des façons, pour un vicaire, de « prolonger » son curé, autrement que comme son ombre. Mais trop de vicaires ont aujourd'hui tendance à établir à côté des œuvres du curé, et sans mandat, leurs œuvres propres. Ils ignorent qu'ils n'ont autorité que déléguée et que toutes leurs œuvres doivent s'insérer, dans la paroisse, à la place organique fixée par le curé. Quand ils auront conscience, devant un curé retardataire ou trop prudent, de vouloir le seul bien de Dieu, ils sauront bien amener peu à peu leur pasteur à leurs vues, ou du moins obtenir de lui qu'il couvre d'un laisser-faire bienveillant une partie de leurs projets.

Ce compromis n'est pas la solution idéale. Aux curés

donc de se hausser coûte que coûte au niveau de leur tâche. Le vrai chef de paroisse anime et contrôle toute la vie paroissiale; il fixe à chacun secteur et limites d'action, en respectant les droits aux initiatives et aux responsabilités subordonnées. Éteindre les collaborateurs, sous prétexte de jeunesse, de médiocrité ou d'inexpérience, constitue pour lui la plus grave des fautes. Il devient le coupable enfouisseur du talent reçu. Le curé n'est pas seulement l'administrateur des biens temporels paroissiaux; il est avant tout l'administrateur des ressources apostoliques de la paroisse, et tout d'abord de cette force ardente qu'est le jeune clergé paroissial.

Même sur le territoire de la paroisse, l'autorité des curés subit depuis longtemps bien des restrictions.

Le curé avisé se garde donc d'un double écueil, celui de l'autocratisme et celui du laisser-aller. L'un et l'autre sont également dangereux pour la paroisse. Une paroisse conduite avec fermeté, intelligence et bonté par un prêtre vertueux devient une terre fécondée par l'Esprit. Pour hâter le travail de l'Esprit, point n'est besoin au curé d'affirmer sans cesse son autorité; son rôle est d'associer à l'œuvre de l'Esprit toutes les bonnes volontés, plutôt que de les repousser par la projection continue de son moi.

Il nous reste à faire l'application de ces principes à la pénétration des mouvements spécialisés sur le terrain de la paroisse; il n'est pas fatal que ces mouvements restreignent en quelque manière les droits du curé ou de la paroisse. Même s'il en était ainsi, le curé ne saurait s'en offusquer, s'il en doit résulter un bien meilleur. N'a-t-il pas accepté, et depuis longtemps, que vivent sur son territoire des religieux exempts, et qu'hospices, hôpitaux, collèges et lycées, congrégations et soldats aient leur clergé indépendant de lui?

La convenance des mouvements spécialisés

L'apostolat du milieu par le milieu est aussi ancien que l'Église.

Le prêtre aura toujours une place privilégiée dans l'apos-

tolat : il est apôtre de métier. Mais son apostolat serait bien peu efficace s'il devait compter sur son seul labeur. S'il n'y a pas dans chaque famille une mère apôtre de ses enfants; dans chaque atelier, chaque ferme, chaque usine, sur chaque navire, des travailleurs apôtres de leurs camarades ; dans les assemblées syndicales ou publiques, des militants apôtres des institutions, l'Église s'écroulera en moins d'une génération.

Le christianisme naissant dut sa force de pénétration, à laquelle n'est aujourd'hui comparable que celle du marxisme, à l'apostolat du milieu par le milieu. Le christianisme primitif fut un mouvement de conquête mené à la fois par la hiérarchie et par le laïcat, peuple et patriciat. Juif apôtre du Juif, esclave apôtre de l'esclave, citoyen apôtre du citoyen, répandaient en tout milieu la « bonne nouvelle ».

Tertullien relèverait bientôt la tête : enlever les chrétiens des armées, des administrations, des domaines et des palais de l'Empire, ne serait-ce pas supprimer Rome ?

Mais le milieu a repris, dans la société capitaliste, une importance primordiale.

La comparaison du milieu « juif » international et national à la fois au temps de Notre-Seigneur est peut-être la meilleure pour nous faire comprendre ce qu'est un « milieu » moderne. Un milieu quasi fermé, où l'on se fréquente entre soi, se marie, se récrée entre soi. Le passage de milieu à milieu a un caractère quasi exceptionnel, il ne s'effectue que rarement en une seule génération. Le milieu sépare ou unit souvent plus que la nationalité : un ouvrier italien établi en France entre de plain-pied dans le milieu ouvrier français; la haute noblesse se marie volontiers sans tenir compte des frontières; la haute banque s'est faite un milieu international... la chevalerie constituait un milieu, comme nos modernes bourgeoisies.

Toute structure économique crée des milieux de même mentalité moyenne, de même genre de vie, de mêmes manières, de culture analogue. La caractéristique des milieux modernes, c'est leur continuel mouvement, non seulement à la frontière des divers milieux, comme on passe du prolétariat ou de la paysannerie à la petite bourgeoisie,

ou de la petite bourgeoisie à la moyenne bourgeoisie, mais encore de localité à localité, de région à région, de nation à nation.

En créant le prolétaire, c'est-à-dire le travailleur sans propriété et sans sécurité, le capitalisme a détaché l'homme de tout domicile définitif. Les caprices apparents du marché de la main-d'œuvre et le jeu inflexible de la cruelle concurrence vont déterminer d'incessantes migrations humaines, en tous milieux; la paroisse, en bien des cas, va cesser d'être un ensemble de familles stabilisées pour n'être plus qu'une accolade posée sur des errants. Que l'on songe à une paroisse de banlieue, à une paroisse de plage ou de ville d'eau ! De la sorte, l'apostolat du milieu ne peut plus être un apostolat paroissial, urbain, régional; il devient un apostolat à organiser sur le plan national, sinon sur le plan international. Le capitalisme international générateur du prolétariat international engendre fatalement des classes que seule pourrait rendre amies, de part et d'autre, la sainteté.

Chaque milieu a ses préjugés, soigneusement entretenus par sa presse; les préjugés bourgeois, par exemple, ne le cèdent en rien aux préjugés populaires. Chacun reçoit chaque jour les mêmes nouvelles, fournies par les mêmes agences; mises à la sauce du milieu, elles produisent des réactions contradictoires.

A vouloir ignorer cette situation du monde, l'on condamne l'Église à perdre successivement toutes les classes sociales, tous les milieux. En combien de pays le prolétariat semble-t-il perdu tout à fait ? En combien de pays la bourgeoisie, même pratiquante, a-t-elle perdu le sens chrétien ?

Interrogez le curé d'une petite ville; huit fois sur dix, il vous répondra : la paroisse serait bonne, mais il y a les ouvriers, les cheminots, les fonctionnaires qui sont « mauvais », et cela suffit bientôt à faire une paroisse « mauvaise ». Il y a des milieux « mauvais », sans doute parce que le réseau ininterrompu des paroisses n'a pas suffi pour les garder à la foi.

En entrant dans un milieu, les « émigrants » en ont pris la moyenne mentalité, même quand ils sortaient de paroisses bien chrétiennes. La remarquable enquête publiée dans

le *Nouvelliste de Bretagne* par M. l'abbé Gauthier, professeur de philosophie aux Cordeliers de Dinan, sur l'émigration bretonne, en fournit une preuve trop éclatante. L'apostolat paroissial traditionnel formait des chrétiens devant subir l'entraînement du milieu paroissial (la paroisse stabilisée sur des *familles* constituait alors un milieu); l'entraînement ayant cessé, il n'est rien demeuré de cette religion grégaire.

La J.O.C. a vraiment ouvert la voie à l'apostolat moderne du milieu par le milieu.

Le grand mérite de la J.O.C. aura été de trouver une formule apostolique adaptée à la réalité mouvante d'une société séparée en classes, et matérialisée par sa structure même.

Non pas que l'on ait attendu la J.O.C. pour faire des essais d'apostolat par le milieu; cheminots, personnel des services de santé, médecins, professeurs d'universités, officiers de marine, pour ne citer que quelques « milieux », avaient des groupements actifs où se faisait l'apostolat du semblable sur le semblable. Mais seule la J.O.C. a donné à la spécialisation de l'apostolat l'ampleur que requérait le monde moderne, se débattant de crise en crise, rongé par un mal intérieur, cherchant en vain le bonheur dans l'utilisation de la machine, dans la fructification de l'argent, dans l'accroissement indéfini du rendement et de la production, dans le progrès par la richesse matérielle.

Le monde agité et malheureux, où la prospérité provisoire des uns reposait sur l'exploitation des autres, avait subi si fortement l'emprise du matérialisme, qu'au matérialisme oppresseur, le capitalisme, allait s'accoler un matérialisme défenseur, le marxisme. L'un et l'autre configureraient la société moderne comme pile et face configurent une pièce de monnaie. Procédant du même esprit, ils étaient du même métal et de même dimension. La même préoccupation économique les mettait aux prises sur tout l'univers, dans la même perspective d'un bonheur à s'assurer sur terre. Encore la bourgeoisie, qui avait sottement fait cause avec le capitalisme, en acceptant la loi du profit, le statut des sociétés par action, la constitution de la haute banque, pouvait-elle, par sa culture, garder des

préoccupations spirituelles, se défendre individu par individu ou famille par famille, du matérialisme ambiant. et sauver sa foi. Mais les masses ouvrières, écrasées par le travail et incapables de résister au puissant mouvement prolétarien qui convoyait ses revendications et attisait ses espérances, ne pouvaient se défendre en aucune façon contre l'envahissement doctrinal d'un matérialisme bienfaisant et haineux, prolongeant le matérialisme réel de la vie industrialisée.

Aussi bien, *ouvrier* et *incroyant*, dans les grands centres de production, étaient-ils devenus des termes presque synonymes : les forces intactes envoyées à l'usine par la campagne ou l'atelier, devenaient irrésistiblement des forces révolutionnaires et déchristianisées. Et l'action goutte à goutte des paroisses anciennes et des paroisses nouvelles n'arrivait pas à arrêter l'évolution de ces masses déracinées.

Le redressement de cette situation désespérée se préparait dans le cœur de deux prêtres, Cardijn pour la Belgique, Guérin pour la France. J.O.C. belge et J.O.C. française se donnant la main, imposeraient peu à peu leur formule non seulement aux nombreux ouvriers de l'univers entier, mais encore, avec les transpositions nécessaires, aux divers milieux sociaux. Le christianisme était d'abord apparu comme une religion d'esclaves, mais il avait conquis les grands; le christianisme redevenant aujourd'hui la religion des ouvriers, pourra redevenir demain la religion de tous.

L'originalité du mouvement jociste.

La J.O.C. n'est pas une « œuvre » au sens courant du mot.

Dans le vocabulaire actuel, le mot « œuvre » comporte en effet, une idée d'assistance ou de tutelle exercée par un tiers. En ce sens, la J.O.C. n'est ni l' « œuvre » du curé, ni l' « œuvre » des vicaires, ni l' « œuvre » de l'épiscopat. Elle n'est pas davantage l' « œuvre » d'adultes dévoués, ou de bourgeois compatissants : elle est l'œuvre des jeunes ouvriers, construite pour eux et par eux.

Pendant longtemps, le clergé a trop facilement choisi ses collaborateurs laïques, ses hommes de confiance parmi les tempéraments débonnaires acceptant à tout coup ses

ordres, sinon ses fantaisies. Il semblait à beaucoup que le bon chrétien dusse être toujours un enfant de chœur prolongé, un sacristain supplémentaire. Dans les congrès, on ne voyait guère sur l'estrade, alternant avec les ecclésiastiques, que de vieux messieurs bien décorés.

Trop visiblement, le laïcat était alors personnel de service ou motif d'ornementation.

Avant la J.O.C., le mouvement marxiste donnait seul au peuple l'impression de la délivrance d'une tutelle. Le prolétariat se sentait grandir en entendant ses chefs — ceux qu'il acceptait — exprimer ses inquiétudes ou ses rancœurs, ses appétits ou ses haines.

Chaque samedi soir, dans toutes les grandes villes de France, des centaines ou des milliers d'ouvriers, hommes et femmes, de tous les quartiers de la ville, de toutes les paroisses, s'exaltaient à l'annonce du nouveau messianisme d'un bonheur attendu pour demain, d'une justice universelle et égalitaire. Ils rentraient chez eux au milieu de la nuit, gonflés d'illusions et de désirs, et le lendemain matin, jour du Seigneur, aucun ne viendrait écouter le prêtre.

La paroisse n'atteignait plus leur âme.

Elle était séparée en deux camps : les bons que l'on entretenait dans la piété et dans la générosité, les mauvais, que l'on ne savait pas toucher. Les ouvriers étaient les mauvais, voilà tout, et ils en prenaient très gaillardement leur parti...

Le Maître, pourtant, qui mangeait et buvait avec les publicains et les pécheurs, avait dit : « Ce ne sont pas ceux qui se portent bien qui ont besoin de médecin, mais ceux qui se portent mal[1]. » « Apprenez ce que signifie : Je veux la miséricorde et non le sacrifice[2]. » « ... Car je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs[3]. »

La J.O.C. redonnerait aux ouvriers la fierté d'être les sauveteurs de leurs frères. Point besoin de discours condescendants et protecteurs des gens en manchettes, point besoin des grands mots que savent dire les hommes ins-

1. Matth., IX, 12-13.
2. Marc, II, 17.
3. Luc, V, 31-32.

truits, point besoin même des sermons du curé : chaque militant jociste, parlant le langage de son milieu, sachant les besoins, les colères, les appels de ses camarades, leur redirait l'Évangile des petits et des humbles. La classe ouvrière, prenant conscience de sa destinée et de sa vocation, trouverait en son sein des apôtres, les premiers apôtres des ouvriers seraient des ouvriers. Formule magique, qui libérait pour la conquête des milliers de chefs; le jociste se sentait responsable de tout son milieu ; il serait immédiatement responsable d'un secteur d'usine ou de ville, d'une fonction dans sa section jociste. Dans les réunions, il parlerait aussi vigoureusement, aussi crûment, aussi bellement que les militants du socialisme, du communisme et de l'anarchie, il y parlerait sous la présidence d'un camarade, mais au lieu de développer les thèmes sans issue du matérialisme, il répondrait aux désirs plus profonds des travailleurs. Ne négligeant aucun de leurs besoins, aucun de leurs droits, il leur redonnerait, par-dessus tout, le Christ.

Non, la J.O.C. n'est pas une « œuvre »; elle est un mouvement, le mouvement universel des jeunes travailleurs vers une société humaine et vers le Christ. Elle est, en un sens, un mouvement révolutionnaire, car les claires exigences de la conscience ouvrière rechristianisée doivent aboutir à transformer radicalement le monde, jusqu'à sa structure...

La transposition de la formule jociste doit obtenir dans les autres milieux de grands résultats.

On le conçoit, la méthode jociste redonnait au clergé des espoirs insoupçonnés ; par le jociste, le christianisme va recommencer d'entrer à l'usine, aux chemins de fer, dans les bureaux. Les résultats de la méthode nouvelle furent si surprenants que l'on se mit sans retard à l'appliquer aux autres milieux : milieu rural, milieu étudiant, milieu marin. Nous aurons l'occasion de revenir sur la valeur de ces transpositions. La J.O.C. bénéficiait d'une situation de classe et du travail accompli dans cette classe par les disciplines marxistes. Elle opposait parallèlement conquête à conquête; elle entreprenait le plus grand relèvement de la

classe ouvrière, dont rêvaient les égarés; elle gardait tout ce qu'il y avait de grand dans leur dessein, en le corrigeant de ses déviations et en l'élevant jusqu'au divin; mais la tactique même de ses devanciers la servait.

Ni chez les étudiants, ni chez les paysans, ni chez les marins, l'on ne trouve même unité profonde : l'insécurité économique et le salariat ont forgé aux prolétaires une âme commune; la réclusion dans une catégorie sociale molestée leur a donné l'esprit de classe. Les jeunes travailleurs de l'industrie étaient, par là, les mieux préparés à l'apostolat du milieu, à la conquête du semblable par le semblable.

La méthode valait cependant pour toutes les catégories sociales : il fallait y redonner aux laïcs l'initiative du sauvetage, il fallait y créer non des « œuvres » locales, mais des « mouvements » qui tendraient à devenir universels. A la J.O.C. allaient se joindre J.A.C., J.E.C., J.M.C., J.I.C., en attendant que la J.E.C. se subdivise elle-même, que se forment J.O.C.F. et J.A.C.F., que les adultes en viennent à la L.O.C., à l'U.C.F.A., et demain à la L.M.C.

L'insertion des mouvements spécialisés dans l'apostolat catholique ne touche en rien à ce qui est « essentiel » à la paroisse.

L'on comprend que la paroisse ait été quelque peu surprise par cette avalanche, d'autant qu'elle avait déjà ses œuvres de jeunes gens, de jeunes filles et d'adultes auxquelles elle cherchait tant bien que mal à donner le nouvel esprit.

Rien toutefois n'était changé à ses attributions essentielles : le curé restait responsable des âmes domiciliées sur son territoire, il devait les instruire, leur administrer les sacrements, se dévouer avec ses aides à leur service.

Elle amènera fatalement de grands changements dans l'économie des « œuvres » annexées à la paroisse.

Mais les méthodes nouvelles devaient progressivement amener une distribution toute différente des œuvres paroissiales. Si le rôle essentiel du clergé paroissial n'était pas modifié, l'équilibre des œuvres paroissiales était, sans aucun doute, pour quelque temps compromis.

Une « gène » entre paroisses et mouvements spécialisés était inévitable. Si plusieurs de nos enquêteurs ont cherché à en atténuer la gravité, aucun ne l'a niée.

L'analyse minutieuse de cette dificulté et la recherche des principes qui peuvent la résoudre constitueront la seconde partie de nos conclusions.

(*A suivre.*)

LOUIS-JOSEPH LEBRET.

Une nouvelle enquête sur le catéchisme[1]

La question du catéchisme préoccupe de plus en plus les esprits. Dans notre fascicule d'août nous présentions le questionnaire d'un curé, qui abordait surtout divers points de méthode. *En voici un autre qui nous permettra de mieux connaître l'*état psychologique et religieux *des enfants qui arrivent à nos catéchismes dans les milieux les plus divers. Ce questionnaire, lancé par la* Formation chrétienne des Tout-Petits, *a déjà reçu de nombreuses réponses. Elles révèlent chez le grand nombre de nos enfants une ignorance religieuse et une absence de vie intérieure qu'il faut connaître pour bien adapter nos méthodes de catéchisme et de formation spirituelle à leurs réels besoins. Nous prions instamment tous nos lecteurs catéchistes de nous aider à compléter cette information, afin de mieux établir nos conclusions sur des faits suffisamment étendus et largement observés.*

Avant de répondre indiquer : l' âge, — le milieu des enfants que vous avez pu observer.

Les enfants qui vous sont confiés ont-ils une première formation religieuse quand ils vous arrivent ? — Laquelle ?

1° Ont-ils des habitudes religieuses dues : à la routine ? — à l'exemple ? — Ont-ils une vie religieuse due à une initiation personnelle par une éducatrice ?

2° Savent-ils prier ? — Comment ? — Sont-ce des prières

1. Cette enquête demeurera strictement anonyme afin de permettre à chacun d'y répondre en toute franchise et sincérité et de faire ainsi un travail utile.

apprises par cœur ? — Lesquelles ? — Ou des élans spontanés ?

3° La première initiation religieuse (qui devrait être maternelle) a-t-elle été donnée à l'enfant ? — La connaissance vraie de Dieu créateur, d'où action de grâce ? — La connaissance vraie de Jésus Sauveur, d'où amour, vie d'union avec Jésus ? — La connaissance vraie du sacrifice de la messe ? — de la vie de l'Église ?

4° Si vous constatez l'absence de cette première initiation religieuse, quel est l'état spirituel des enfants ? — l'état moral des enfants ? — Quelles idées se font-ils de Dieu ? — du prêtre ? — de la prière ?

Avez-vous constaté dans les milieux areligieux des cas d'incrédulité caractérisée ? — chez des enfants de quel âge ?

5° Quelles sont les causes de cette carence religieuse ? — Famille ? — École ? — Camarades ?

6° Quelle est la conséquence de ce manque d'initiation première par rapport à la première formation catéchistique ?

Est-il possible, avec des enfants non préalablement initiés, de leur apprendre utilement le formulaire ?

Est-il possible, dans le cadre du tout premier catéchisme tel que vous le voyez pratiquer, d'initier véritablement ces enfants à une vie chrétienne réelle [1] ?

1. Prière d'envoyer les réponses à M. le Directeur de *La Vie Spirituelle*, 29, boulevard de La-Tour-Maubourg, Paris-VII^e^.

LECTURES

A propos du sens spirituel de la Bible

Le livre de Ruth est l'un des plus courts parmi les livres de la Bible. On ne peut cependant le lire sans émotion. Ruth vient s'insérer dans la longue chaîne des ancêtres du Christ, elle est l'une des rares femmes qui y soient nommées, et saint Matthieu n'a retenu son nom que parce que, Moabite, elle était étrangère aux paroles de la promesse. C'est déjà comme une vivante expression du salut universel que Jésus soit issu du sang de Moab uni à celui d'Israël.

Petit livre plein de poésie qui baigne dans une atmosphère de mystère. Ceux dont il narre l'histoire toute simple, ce sont les ancêtres de David et, par lui, du Christ !

De ce livre, qui figure à bon droit parmi les livres historiques, un prêtre dont on ignorait jusqu'à présent le nom a écrit, il y aura bientôt un siècle, un commentaire qui constitue une belle réussite d'interprétation morale.

On sait la place et l'importance que les Pères ont accordées aux sens figurés de l'Écriture. Ceci ne laisse pas de nous surprendre, et lorsque nous voyons saint Paul donner une interprétation allégorique de l'histoire de Sarah et Agar, ou même ériger en principe que toute la Bible a été écrite en figure, nous demeurons stupéfaits et tournons bien vite la page.

Hérédité, éducation, travail, lectures, tout concourt à faire de nous des positifs. La critique littéraire elle-même (j'entends dans le domaine de la littérature) s'en est ressentie; on publie des textes, les éditions critiques se multiplient, un souci d'exactitude nous presse.

Cette préoccupation, l'Église de tout temps l'a partagée; il suffit d'évoquer les noms de saint Jérôme, ou encore de l'école d'Antioche. Le « canon des Écritures » en est le fruit.

Mais, selon le mot de l'Écriture, *la lettre tue, c'est l'Esprit qui vivifie*. La Bible n'est pas un livre mort, c'est la parole de Dieu, du Dieu vivant, c'est une expression du Verbe éternel.

« Car c'est tout de même une chose énorme, dit P. Claudel dans sa préface [1], que Dieu ait parlé distinctement aux hommes et que cette parole ait été consignée pour tous les temps dans un document écrit !... Ce n'est pas assez de le parcourir des yeux et des lèvres, il faut s'y attacher, il faut y séjourner, il faut s'en imprégner, comme faisaient les Pères antiques, non pas dans un esprit de curiosité vaine, mais de dévotion; il faut l'habiter. il faut l'emmagasiner en nous, il faut dormir et se réveiller avec, il faut nous persuader et persuader pratiquement que, suivant les termes de saint Paul, *toute Écriture divinement inspirée est utile, qu'elle est tout entière du pain, que c'est d'elle seule que nous avons faim*, et que ce n'est pas par des cailloux et par des problèmes entortillés sans queue ni tête que l'on sera puissant à nous la remplacer. »

Qu'on ne pense pas que ces dernières lignes soient un blâme pour l'exégèse littérale. P. Claudel s'en défend, et il écrit à cette occasion une belle page à la gloire du P. Lagrange. Mais l'Écriture n'est-elle pas un *glaive à deux tranchants*, et si l'un d'eux est le sens littéral, ce sens qui pourfend les hérésies, l'autre, le sens figuré, permet d'aller plus avant et de se tailler un chemin jusque dans l'épaisseur des mystères divins.

Méthode dangereuse, dira-t-on, et qui ouvre la voie aux interprétations les plus folles; méthode traditionnelle cependant et que Léon XIII recommandait en son encyclique *Providentissimus*; méthode qui n'est comprise que de ceux qu'anime le souffle de l'Esprit, car seul l'Esprit peut commenter les livres saints, qui jadis les écrivit; c'est pourquoi il faut « habiter l'Écriture ».

***

L'abbé Tardif de Moidrey était de ces hommes qui vivent

1. Paul Claudel, *Introduction au « Livre de Ruth »*. Texte intégral de l'ouvrage de l'abbé Tardif de Moidrey. Desclée de Brouwer.

dans la familiarité de la Bible et qui, selon le conseil de l'Ange, ont « mangé le livre ». Nourri de la moelle des Écritures, il parlait leur langage, et c'est bien ce qu'il y a d'émouvant dans son commentaire qu'on ne sait plus bien si c'est un homme qui parle ou l'Esprit-Saint qui s'exprime par sa bouche. De citation, il n'y a pas ou quasi pas; mais il y a infiniment mieux : une perpétuelle allusion à la Bible. Les mots qu'il emploie, les images, les comparaisons dont il se sert, ce ne sont pas ceux du langage courant, mais ceux de la Bible, et s'il arrive que ce soient les mêmes, c'est dans une perpétuelle référence à l'Écriture qu'il les utilise.

Reconnaissant par ailleurs le bien-fondé et la nécessité d'une interprétation littérale (« comment, dit-il, aura-t-on l'intelligence des figures si l'on n'a même pas la connaissance des faits et des personnages auxquels le caractère figuratif est attaché ? » — et il commence d'ailleurs son commentaire par un « abrégé de l'histoire de Ruth »), laissant de côté le sens allégorique et le sens anagogique, c'est à un « essai d'interprétation morale » qu'il s'attache, et ce faisant il écrit un beau traité de la vie religieuse.

Ici un nouvel écueil se présentait. Il est des apologistes de la vie religieuse qui semblent refuser toute valeur aux biens de ce monde ou aux joies de la famille. L'abbé Tardif de Moidrey n'est pas de ceux-là, il sait même à l'occasion faire l'éloge des unes et des autres, tout de même qu'il ne craint pas de dire que toutes les âmes ne sont pas appelées à la vie religieuse et qu'il faut savoir éprouver les vocations. Cette simple remarque suffit à montrer à quel plan très serein et profondément contemplatif se place l'auteur. C'est un homme qui a longuement réfléchi et qui, au contact de la Bible, a appris à juger toutes choses avec le regard de Dieu. N'est-il pas vrai que l'Esprit juge tout, même les profondeurs de Dieu ?

Il faut savoir gré à M. P. Claudel d'avoir tiré ce livre de l'oubli, car il vaut d'être lu et médité. Parfois, il est vrai, on a quelque peine à suivre l'auteur en ses comparaisons et en ses développements. On continue cependant, encouragé par cette perpétuelle référence à l'Écriture qui est ce qu'il y a de plus remarquable en ce commentaire, et *gardant ces choses en son cœur* jusqu'au jour où il plaira à

Dieu de nous donner plus de lumière. Lorsqu'on ferme le livre, on éprouve le besoin de prendre la Bible, il semble qu'on ne l'a pas lue jusqu'ici, il faut relire le texte sacré (cette étymologie du mot religion : re-legere = relire), le méditer, l'apprendre, y habiter et s'en nourrir, afin de pouvoir, soi aussi, parler de Dieu dans sa propre langue.

***

La préface de P. Claudel est de la même venue, avec je ne sais quoi de plus bouillonnant et combatif. La préface fait penser au Sinaï, le commentaire au Thabor. Ici la beauté est calme, transparence, repos, *il est bon d'être ici*. Là il faut les éclairs et le tonnerre. Ainsi Dieu lui-même se compare-t-il tantôt à la tempête et tantôt au souffle léger qui vivifie.

Il y a dans ces pages — et avec quelle puissance d'expression — une intelligence profonde de l'Écriture. Les citations fourmillent et il semble souvent que les textes éclatent sous le souffle qui anime l'exégèse claudélienne. Il y a des barbarismes dans l'Écriture ? tant mieux; ces « violences grammaticales » ne « fracturent le langage humain » que « pour y faire passer la majesté du Verbe ». Le fidèle y trouvera sa joie « C'est comme l'accent d'un être chéri qui nous donne la sensation de sa personnalité ou de son terroir, ou comme un homme qui, ayant beaucoup de choses à dire, les dit toutes à la fois. »

S'agit-il du don des langues ? On y voit une fermentation de l'Esprit. « Tout le bruit qu'est capable de faire l'âme humaine, l'Esprit-Saint s'en empare et l'orgue énorme rempli par ce coup de vent se met à chanter à la fois par tous ses tuyaux. Tout le vocabulaire de l'humanité est mis à contribution, toute la parole humaine, par toutes ses portes, sort à la rencontre du Verbe. »

Quant à l'Écriture, c'est un fleuve, « un de ces grands passages comme j'en ai rencontré en Asie et en Amérique, l'Obi, le Parana, le Yang tzé Kiang, le Mékong, charriant un de ces flots limoneux qui semblent encore chargés de tout l'or de Hevilath : du chyle ! une espèce de matière coulante, cette terre rouge à quoi Adam fut emprunté ».

L'univers entier va être expliqué par la Bible. « Tout devient par rapport à Dieu. Tout ce qui passe est promu à la dignité d'expression, tout ce qui se passe est promu à la dignité de signification. Tout est symbole ou parabole. »

Envisagés dans de telles perspectives, on comprend que les sens figurés de l'Écriture soient mis en pleine valeur. Il en est de la Bible comme de la nature. Elle nous a été confiée pour que nous la gardions et la fassions fructifier. La conserver ne suffit pas; elle doit porter son fruit; il y faut apporter notre labeur. L'Écriture c'est une semence, il la faut jeter en nos âmes pour qu'elle y germe et qu'elle s'épanouisse.

F. Louvel.

Quelques livres

Louis Brochard : *Saint-Gervais*. Préface par Marcel Aubert, de l'Institut. Desclée de Brouwer.

L'église Saint-Gervais figure à bon droit parmi les monuments les plus intéressants que l'on puisse visiter à Paris. Dédié à deux martyrs des premiers siècles (dont les litanies des saints ont retenu les noms) l'édifice actuel, élevé sur l'emplacement d'un sanctuaire beaucoup plus ancien, a été construit d'après un plan qui, arrêté en 1494, fut fidèlement suivi pendant un siècle et demi par les marguilliers successifs. C'est, dit l'abbé Brochard, ce qui explique « l'impression d'harmonieuse et claire unité qui s'empare du visiteur dès qu'il pénètre dans notre église ».

Le curé de Saint-Gervais vient, en effet, de publier sur l'église dont il a la charge depuis de longues années un volume richement documenté, orné de multiples dessins et de nombreuses photos hors texte, où l'érudition et la science archéologique le disputent à la beauté d'une illustration artistique et abondante. Une trentaine d'appendices reproduisent les documents souvent inédits qui ont servi de base à ce travail et témoignent du sérieux de cet ouvrage, dont la présentation très soignée fait honneur au bon goût de son auteur.

En feuilletant ces pages on voit surgir toute une histoire, celle même du christianisme en notre terre de France. Madame Acarie a prié dans cette église où elle avait sa chapelle, Bossuet y a prêché, la guerre l'a rendue tristement célèbre. Mais plus encore que de grands noms, elle est riche de la piété de ceux qui l'ont construite et ornée au prix d'un long effort, et lorsque, après des pages où la description semble parfois s'arrêter à des détails, on trouve l'une de ces splendides illustrations auxquelles je faisais allusion tout à l'heure, on comprend qu'une pensée plus haute et toute pleine de foi animait ceux à qui nous devons cette église.

B. L. Conway : *La boîte aux questions.* Librairie Beauchemin, Montréal.

Il y aura bientôt cinquante ans que, dans une église de Chicago, un prêtre américain installait une « boîte aux questions » où catholiques et protestants pourraient exposer leurs difficultés, leurs doutes et demander des explications. La méthode a eu gros succès : en trente ans, plus de deux cent cinquante mille questions furent posées. On vient de traduire en français le livre où sont recueillies les réponses aux plus typiques d'entre elles. C'est donc un livre d'apologétique. Il sera utile dans les bibliothèques paroissiales. Il comporte d'assez nombreuses références et bibliographies et, par suite, pourra rendre service à ceux qui ont à exposer la doctrine chrétienne.

Mgr Michel Even : *Lacordaire d'après quelques-unes de ses lettres à des gens du monde.* Librairie Goupil, quai Jehan-Fouquet, Laval.

Parlant de Lacordaire, Mme Swetchine disait : « On ne le connaîtra bien que par ses lettres.... » Mgr Michel Even publie aujourd'hui un certain nombre de celles-ci dont plusieurs sont inédites. Il a su les faire précéder de quelques mots pour situer le correspondant et rappeler les événements auxquels il est fait allusion. Une biographie courte, sobre, et écrite avec intelligence leur sert en quelque sorte d'avant-propos.

Cette plaquette donnera une excellente idée de ce que furent la vie, l'œuvre, les préoccupations et l'idéal du P. Lacordaire.

Th. Paravy : *Croire? Ou ne pas croire?* Éditions Spes.

Ce livre est écrit autant pour ceux qui ont la foi que pour ceux qui ne l'ont pas. Il expose en termes concrets, à la portée de tous, la belle théologie de la foi, vertu théologale. On pourrait lui reprocher quelques longueurs et des citations peut-être trop nombreuses. Il reste que la pensée est solide et le livre bien construit; il apportera la lumière à beaucoup.

G. Courtois : *Pour « réussir » auprès des enfants.* Office général des œuvres, 31, rue de Fleurus, Paris.

Ces conseils de pédagogie pratique, que le cardinal Verdier a préfacés, ont été écrits surtout à l'intention des jeunes prêtres, mais ils rendront aussi service à tous ceux qui travaillent auprès des enfants. Ce sont de simples notes, des pensées détachées regroupées en chapitres. Ce petit livre n'est pas fait pour être lu d'une traite. Il doit être plutôt comme un ami avec lequel on échange chaque jour quelques mots et que l'on consulte dans les cas difficiles.

Francis Delvaux : *On dirait des saints.* Bloud et Gay.

« Ils n'ont pas été annoncés par des visions... Tous paraissent avoir frôlé le cœur de Dieu..., mais aucun n'a ressuscité de morts.

« Il y a parmi eux des missionnaires et des évêques... des étudiants et des banquiers... des gamins de Paris et des acolytes... des petits louveteaux et des officiers... des ouvriers et des jeunes filles qui ne sont guère sorties de leur foyer.

« Mais leur histoire au fond est la même. Ils ont travaillé, ils ont lutté, ils ont souffert, ils ont prié. »

Ces quelques lignes, extraites de la préface, suffisent à présenter ce livre qui laisse à penser que notre époque est fertile en fruits de sainteté.

G. Brillet : *Notre beau psautier.* Desclée de Brouwer, Paris.

Avec le retour à la prière liturgique, les livres sur les psaumes vont se multipliant. Celui que vient de publier G. Brillet donne pour une soixantaine de psaumes un commentaire très bref, et dépouillé de tout souci de critique biblique. Ces notes, que l'on croirait prises au cours d'une méditation, seront utiles à ceux qui récitent l'office divin : elles les aideront à en mieux profiter et, selon le désir de l'auteur, « ouvriront la porte à l'oraison personnelle ».

F. L.

A TRAVERS LES REVUES

La parole vraie

La *Revue Apologétique* (juillet) publie quelques pages de Nicolas Arseniev sur la mystique de l'Orient chrétien. Ce n'est pas une étude au sens où nous l'entendrions, mais plutôt une compilation, et ceci a l'avantage de mettre en contact plus immédiat avec une littérature que nous n'ignorons que trop. L'article est intitulé *Détachement et prière*. Voici l'un des plus beaux passages sur la parole qui procède de l'expérience :

Isaac dit : la parole de l'action vivante est très différente des mots de la beauté. Car, même sans expérience, la sagesse [humaine] sait orner ses paroles et parler de la vérité sans la connaître réellement. Plus d'un peut parler de la perfection sans en connaître les œuvres par expérience personnelle. Mais la parole qui procède de l'expérience est un bijou auquel on peut se fier. Et la parole qui n'est pas fondée sur le fait est une hypothèque de honte. C'est pour ainsi dire comme un peintre qui peint de l'eau sur un mur, mais n'est pas en mesure d'étancher sa soif, ou comme un homme qui fait des rêves merveilleux. Mais celui qui parle de la vertu par expérience vécue, celui-là donne à ses auditeurs des mots qu'il a acquis par sa peine, et la leçon qu'il sème dans les oreilles de ceux qui l'entendent semble sortir du tréfonds de son âme.

C'est de semblable façon que parle aussi Makarius traitant de l'homme qui veut annoncer la « parole de vérité » sans posséder toutefois dans son âme quelque chose de la richesse du Christ, de l'homme qui porte en soi la parole de Dieu, non en force et en vérité, mais ne parle que grâce à sa mémoire. Il n'est même pas du tout impossible qu'il fasse du bien à ceux qui sont ses auditeurs. « Mais après son exposition, chacun des mots revient à la source dont il a coulé et lui-même reste nu et pauvre. »

Chez les malades

L'U.C.M. (Union catholique des malades) publie tous les deux mois un bulletin : *Le trait d'union*. On y reproduit dans le numéro d'août une série de lettres d'une grande malade. De cette correspondance, dont la lecture est bouleversante, nous ne donnons ici que quelques passages des lettres les plus importantes.

Le 10 septembre 1934, c'est la prise de contact avec l'U.C.M. Maïthé (c'est le nom de la malade) se présente elle-même avec enjouement. Elle a vingt et un ans et est malade depuis quatre ans.

Quant à mes goûts, les voici : j'adore la montagne, la neige, le soleil, la mer, la chic campagne, toute la nature, quoi !... Je suis « dans la lune », je n'ai aucun sens pratique, je me mets quelquefois dans des colères monstrueuses, je suis d'une indépendance épouvantable et ridicule. Par ailleurs, j'adore la franchise, les beaux clairs de lune, les processions aux flambeaux à Lourdes, *Parsifal*, les oranges, le bridge et les cigarettes anglaises. Je déteste les gens compliqués ou apathiques, ou perpétuellement délabrés au moral; les serpents, la peau du lait, Maurice Chevalier, la pluie, la chaise longue et Lucienne Boyer...

Un an plus tard elle est fiancée à Paul Ferrer, un ancien de l'U.C.M. guéri depuis plusieurs mois. Elle écrit (4 juillet 1935) :

... Je suis heureuse comme une reine, ou plutôt... comme un poisson dans l'eau. Je suis fiancée, tout simplement...

La voici rendue à la vie active. Quelques mois après son mariage (22 avril 1936) :

La mort, oh! je ne l'aime pas du tout. Tout ce qui l'évoque, les cimetières, les feuilles mortes, les vêtements noirs, me gêne affreusement; j'ai terriblement besoin de voir du soleil, de la lumière, de la gaieté. Et puis la vie, je la trouve passionnante, et je trouve que la mort mérite bien son nom de châtiment, car il n'y en a pas de pire que celui qui nous enlève à la vie, à toutes nos affections, à tout ce qui est beau et bon sur la terre... aussi quand nous nous

verrons, nous adopterons un autre sujet de conversation que celui-là, si vous voulez bien ?...

Mais une rechute survient. Elle part pour Leysin d'où elle décrit ainsi sa situation (28 décembre 1936) :

... J'ai une énorme caverne au poumon gauche, le pneumo a pris très difficilement, j'ai beaucoup de tempé et finalement une pleurésie. Je suis condamnée au lit et au repos absolu jusqu'en... avril... J'ai un moral épouvantable, aucun ressort, molle comme un chiffon, je ne fais que maigrir et en suis réduite à quarante-trois kilos, c'est une horreur!... Heureusement, j'ai mon mari avec moi! Mais j'ai pris la montagne en horreur, je ne la regarde jamais, moi qui ne jurais que par la neige et par le ski. Je donnerais des mondes pour me trouver dans une campagne toute plate avec un ciel net, un horizon tout large; la montagne est devenue pour moi synonyme de « cures, radios », et je la déteste. Quand je serai guérie, je n'y remettrai jamais les pieds certainement...

Paul Ferrer n'est pas pour longtemps auprès de sa femme. Il est emporté en trois jours d'une double congestion. Quelques mois après, nouveau message de Maïthé (20 juillet 1937) :

... Je fais toujours un peu de pleurésie, je tousse, je suis très mince (trente-huit kilos) et ni mon état général, ni mon moral ne sont très brillants... Si vous saviez comme le passé est vivant devant moi! Je revis encore ces premières heures du matin du 15 avril, où je compris que les paroles de Jésus au bon larron s'adressaient à Paul et que lui, l'être que j'aimais le plus au monde, mon mari, il m'aurait quitté avant la fin de la journée!... Et depuis, ce fut tous ces lendemains où j'ai tant pleuré, tant désiré mourir, tous ces longs jours d'égarement, d'affreux chagrin, de vide, d'atroce lassitude... et maintenant je pleure et je voudrais mourir. ... Je pleure pour moi, mais je suis heureuse pour lui, je réalise ce que nous nous étions dit si souvent : que notre mariage est éternel et que la mort ne peut rien contre notre amour. Cet amour, je sens que nous le revivrons à nouveau, bientôt, tous les deux, magnifiquement et divinement amplifié.

Puis le 19 novembre 1937 :

... Je tousse sans arrêt et je ne pèse que trente-neuf kilos. Mais tout cela n'est rien du tout, au contraire : pour moi, plus le physique est bas, plus le moral est haut.

Le mal progresse désormais rapidement. On lui donne l'extrême-onction le 3 décembre. A Noël, elle a sa treizième hémoptysie. « Je ne sais, dit-elle, si je vais durer longtemps comme cela, mais j'éprouve une joie indicible à m'en remettre entre les mains du Bon Dieu. » Le 7 février 1938 elle écrit une longue lettre (elle s'est reprise à plusieurs fois pour la faire) pleine de sérénité et de joie :

... Pendant ces deux mois d'alerte, où j'ai frôlé la mort de si près, à ne plus savoir si j'allais vivre ou mourir, j'ai compris, j'ai compris qu'une vie comme la mienne, si brisée, si réduite soit-elle, est quand même la vie, avec tous ses devoirs et ses responsabilités, et moi qui désirais tant mourir, je me suis retournée du bon côté et me suis reprise à aimer la vie à cause de toutes ses possibilités de bien et de mérites.

... Et maintenant je ne demande plus rien : je me laisse faire et mes prières ne sont plus que des prières d'action de grâce. C'est tellement bon et simple et doux de vivre au jour le jour sans rien désirer, sans rien choisir, en s'abandonnant complètement entre les mains de Celui qui peut tout, qui sait tout et ne nous lâche jamais.

. . . . . .

Depuis trois semaines, nous avons à Vence un véritable soleil d'Austerlitz. Ah oui! c'est vraiment splendide : un ciel bleu, vaste, limpide, un soleil chaud, des chants d'oiseaux et, par-dessus tout cela, cette odeur de printemps qui donne envie de voir des lilas et de manger des fraises... On aimerait s'allonger au soleil, ne plus penser à rien et aimer Dieu formidablement.

. . . . . .

Ceux qui n'ont pas souffert ne peuvent pas croire combien Dieu se fait doux et tendre et empressé auprès des âmes qu'Il éprouve; ah oui! Il est le plus beau, le plus adorable et le plus compréhensif des amis, et avec Lui les souffrances deviennent des joies; aussi, non seulement je ne suis pas à plaindre, mais à envier, à envier terriblement.

Le 4 mars, Maïthé est « rentrée à la maison du Père ».

Le Gérant : E. Aubin. — Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne).